



Les Creux-de-Maisons

D'après le roman d'Ernest Pérochon

Adaptation :
Jany ROUGER
&
l'atelier d'écriture de l'Arcup

Scénographie :
Jean-François MINIOT, Francine MOINIER & Claude RAUCH

Direction d'acteurs :
Jean-Paul BOURREAU

Musiques et chansons :
Jany ROUGER

Evocation musicale :
Angélique FULIN

Création Arcup :
Spectacle « Nocturnes à la Marandière » & Parthenay
Été 1985
Dans le cadre d'un stage régional Jeunesse & Sports

Arcup - 17 allée du Midi - 79140 CERIZAY - Tél : 05 49 80 02 51 (répondeur)

Courriel : arcup.asso@wanadoo.fr

Site Internet : <http://arcup.pagesperso-orange.fr/>

Blog Guillannu : <http://guillannu.blogspot.fr/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/asso.arcup>

Les personnages

Séverin

Fils d'un miséreux et d'une mère poitrinaire, il a cherché du pain tout enfant. Puis s'est gagé. Son dernier employeur avant son départ au service a été le meunier Bernou ; d'humeur taciturne, il tenait de son défunt père une résistance incroyable au mal et à la peine. Bien qu'il eût parfois des misères comme les autres, il ne s'était jamais plaint. Il n'avait jamais un seul jour abandonné le travail. Et cela n'avait pas empêché les siens de souffrir de faim.

Delphine

La fille du meunier Bernou. Après la ruine de celui-ci, elle épousera Séverin. Delphine, la jolie meunière, est gaie et travailleuse. Il lui arrive de rêver aussi. Elle rêve de s'évader de sa condition misérable, de fuir les Creux-de-maisons où s'entassent les sans terre.

Marichette

Servante de ferme, elle avait cherché du pain toute petite. Devenue grande, son nom est sur les lèvres des gens, car elle est aguichante et provoque les gars. Elle est drue et saine, et jolie avec ses yeux hardis et ses lèvres riches.

Maufret

Comme Séverin c'est un fameux ouvrier, ni vantard, ni buveur. Il n'a jamais gagné 400 francs et sa femme aura 13 enfants. Il est sage et écouté de Séverin. Les Maufret feront comme beaucoup en Bocage ; ils s'en iront prendre une petite terre dans les Charentes, se sortant de leur creux-de-maison. De quoi faire rêver Séverin et Delphine.

Frédéric Lorient

Fils du vieux Lorient et de sa femme Louise. Avare et grondeuse, il est hargneux au travail et est le va-devant. Chez les Lorient, Séverin en verra de dures, d'autant qu'il n'aime guère Frédéric qui en toute occasion cherche à se mesurer à lui.

Chauvin

Chauvin du Pâtis est un homme de cinquante ans. Il passe pour riche bien qu'il ne le soit point. C'est un vrai brave homme, franc comme l'or. Il a 2 filles. Son fils Florentin et le valet Fourchette aident Séverin qui est "va-devant".

Lucien chauvin

Neveu de Chauvin du Pâtis. Employé de poste, il lisait beaucoup. Zola le conduisit au socialisme. Ses idées choquent parfois les ouvriers agricoles mais Séverin ayant connu tant de misère se rapprochera des amis de celui que l'on surnomme "Lucienfer".

Magnon

Propriétaire de la ferme des Chauvin, M. Magnon habite dans une villa tarabiscotée et prétentieuse. Malgré son revenu de quinze mille francs, il vit chichement, tel un cloporte dans une bonbonnière. La chasse est son seul agrément et c'est aussi pour lui un privilège de propriétaire. Il fera tout pour le défendre.

Bas Bleu

La fille aînée des Pâtureau, Louise, est surnommée Bas Bleu, car elle va chercher son pain par les chemins, pieds nus, et le froid lui marbre les jambes. Elle devra, après la mort de sa mère, entretenir la maisonnée et élever ses frères et sœurs. Elle tombera vite malade.

Les Creux de Maisons

SÉVERIN REVIENT DU RÉGIMENT .

Bruits d'un train qui arrête en gare.

Apparition dans le lointain d'un groupe de 4 militaires.

Parmi les militaires : Séverin Pâtureau qui joue du clairon, Gustinet un chanteur, Bonnin, un gars de Saint-Porchaire et un autre).

Lumière blafarde.

Cris :

- Séverin ! sonne !
- Séverin, sonne du clairon !
- En avant, le 237 ! (*Séverin joue du clairon*)
- Cette fois, c'est la classe, les gars !
- Oui, la classe, et la vraie !

Ils chantent.

Ah ! les voilà les bons garçons } bis
Qu'ont bien servi la France ! }

Nous l'avons fait flotter le bleu le blanc le rouge
Nous l'avons fait flotter en buvant du vin rouge

Ah ! Les voilà les bons garçons
Qu'ont fait de l'exercice
Ah ! Les voilà les bons garçons
Qui reviennent du service

Nous sommes de la classe et c'n'est pas trop tôt
Pour fair' d'la place à ces jeunes pierrot

Ah ! Les voilà rentrés
Vive les gars de la classe
Ah ! les voilà rentrés
Vive la liberté.

Peu à peu, au cours de leur marche, les soldats quittent Séverin qui se retrouve seul.

C'était trois jeunes cadets s'en revenant de guerre (bis)
S'en revenant de guerre ah ! tout en regrettant
Leur si jolie maîtresse que leur cœur aimait tant.

Le plus jeune des trois regrettait fort la sienne (bis)
Regrettait fort la sienne avait-il pas raison
C'est bien la plus bell' fille qu'y ait pas aux environs,

Séverin est seul ; alors s'élève le chant du cœur.

R. Venez entendre
C'est l'histoire de votre histoire
C'est la légende
De Séverin le cherche-pain

I - D'un miséreux le pauvre fils
Qui s'en revient après 'voir fait son temps
Qui s'en revient de son service
Le cœur léger le cœur content

R. Venez entendre...

II - Où est ce petit creux d'maison
Où se tassaient pèr' mèr' et leur misère
Était-ce maison ou prison
Quand ne rentrait que dur hiver

- III** - Où est cette mère si douce
 Toussant, crachant, se penchant vers la terre
 Où est cette mère si douce
 Toussant la mort elle est en terre
- IV** - Où est ce père, dur boiteux
 Journalier, braconnier et mal aimé
 Couché en terre le pauvre vieux
 Un coup de mine l'a tué
- V** - Où est ce frère toujours triste
 Petit derrière' de marmiteux peineux
 Petit qu'a jamais pu sourire
 Maintenant l'est au fond d'un creux.

Arrivée des cherche-pain.

La chanson est interrompue par un groupe de cherche-pain pendant le refrain :

- "Charité s'il vous plaît !"

Même scène que plus tard.

- VI** - Où sont les compagnons de peine
 Mendiant, cherchant le pain de leur misère
 Ventre vide, attendant l'aubaine
 Beaucoup sont déjà morts en terre.
- VII** - À neuf ans, ce fut premier gage
 Petit berger dans de mauvais pâtis
 Qu'il faisait froid dans le bocage
 Qu'il faisait faim pour le petit
- VIII** - Mais au bout de dix-huit ans d'âge
 Petit berger s'engagea farinier
 Chez un meunier de not' village
 Là il y passa deux années
- IX** - Le pauvre fils d'un journalier
 Qui s'en revient après 'voir fait son temps
 Qui s'en revient chez son meunier
 Qui le reprendra quelque temps.

ARRIVÉE CHEZ BERNOU

Bernou (*sur le seuil, crie vers l'intérieur de la maison*) — Le v'là ! Le v'là le soldat ! Bonjour, mon gars ! Comme te voilà fort ! On dirait un homme ! Venez donc voir, les femmes !

Les femmes : la grand-mère, la maman embrassent Séverin. Séverin hésite devant la 3^e ; les autres rient.

Bernou — Comment ! Tu n'te souviens pas de Fine ?

Bernou — Fine ! Delphine ! Mais si, mais si. Comme al a grandi !

Bernou — Tiens et voilà Auguste qui revient du bourg.

Auguste — Bien content de te revoir. Maintenant que te voilà, nous aurons de l'aise. Tu iras à la pochée pendant que je ferai la terre !

Bernou — O sera dur, o sera dur pour tes mains de bourgeois, maintenant qu'o va falloir travailler.

Séverin — (*distrain par Fine qui taille le pain pour la soupe*) Oui, va falloir travailler mais j'ai pas peur ! (*Ils s'assoient à table*) Alors ? Comment va le moulin ?

Bernou — Oh, doucement. Tout doucement. On loue trop cher ! Est pas que le propriétaire est mauvais diable mais est tío chen gâti de régisseur !

Auguste — Ah ! Tiau-là. Le s'enrichit sur nos dettes !

Bernou — Et pis l'eau a manqué tiés deux étés et le moulin a perdu des pratiques. Tu vois, Séverin, passés ces deux mois où l'ouvrage presse, nous ne pourrons pas te garder. Tu serais trop fort de prix pour nous. Nous pourrions nous entendre pourtant ; Guste et toi, ve ve batteriez pas, i pense !

Auguste donne à Séverin une bourrade amicale.

Delphine (*riait sournoisement*) — Ils se battraient pas ? O dépend bien !

Bernou — Comment ? O dépend ! Et de qui qu'o dépend ?

Fine — De Marichette, den !

Bernou — Tais-toi, canette ! (*Il cherche sa pipe*) As-tu du gros tabac, clairon ? As-tu songé à nous, au moins avant de revenir ?

Séverin (*à Delphine*) — Donne-moi ma musette, Delphine.

Elle fouille sans gêne dans la musette, en sort une pipe, un cahier, 3 paquets de tabac.

Delphine — Et moi, je n'ai rien, moi ? C'est bien, puisque tu ne m'as rien apporté, je garderai ton cahier ! (*il essaie de le reprendre*) Des chansons ! Nous allons nous amuser !

Elle tourne quelques pages, fait la moue, et gênée le lance sur la table.

Bernou — Va donc faire le lit de Séverin dans l'écurie ! Nous devrions nous coucher. Tu dors déjà, mon gars ?

Séverin — Vrai, patron ! O me semble que j'ai la tête vide ; est tranquille, là !

Séverin suit Guste qui tient la lanterne. Ils vont à l'écurie où est déjà Delphine.

Delphine — Tu vois, tu mettras tes hardes ici. Voici ta chaise et voici ton lit. Je l'ai brassé bien mou et il en avait besoin : personne n'y couchait depuis le départ d'Etienne, l'autre amoureux de Marichette. (*Elle évite une bourrade d'Auguste*) Non non ! Ce n'est pas pour l'ouvrage que vous vous êtes fâchés ! C'est à cause de Mariche que j'dis ! Figure-toi, Séverin...

Guste — Ne l'écoute pas ! Elle ferait bien de tenir sa langue parce que je sais des choses, moi aussi, et je pourrais nommer ses amoureux !

Il prend la lanterne et sort, Séverin et Delphine restent dans l'obscurité.

Séverin, gêné, regarde Delphine accotée au coffre près de lui. Il se penche et l'embrasse sur le cou, dans les cheveux. Delphine a un rire étouffé puis se dégage et se sauve.

Séverin reste pensif dans le noir ; il plie ses habits et se couche.

Fond musical (*air ancien*)

LE FARINIER DE LA PETITE RUE

Evocation de l'automne (labours, semailles) par des bruits plus ou moins lointains :

- *Voix d'hommes au lointain :*

- *Appel des bœufs*

- *Rôdage, chant*

- *Grincement des versoirs*

Ces bruits forment une sorte de musique (rumeur continue).

Sur cette rumeur se détache peu à peu le bruit (sur bande) de la carriole de Séverin qu'on entend aussi en direct car Séverin apparaît au 1^{er} plan, en blouse à raies blanches, casquette et sabots ferrés.

Scène :

Séverin — Tiens, nous v'là au village des Pelleteries. Je vais donc la voir, cette fameuse Marichette !

Dans la cour, Marichette s'affaire. Un vieux est assis immobile dans un coin.

Marichette — Tu viens pour la pochée, maintenant ! Le métier ne plaît donc pas à Guste ?

Séverin — Non, on raconte que tu l'as battu un jour qu'il voulait t'emporter au moulin dans un sac : est-o pas vrai ?

Marichette — Vrai, pour sûr. Je ne suis pas une fille qu'on emporte, moi ; essayes, tu verras ; essaies, tu verras ; peuh, un mioche ! (*Elle lui donne une bourrée*)

Séverin — Qui, un mioche ?

Il se précipite vers elle, la rattrape, la cramponne. Alors elle lui met les bras autour du cou et lui tend ses lèvres.

Séverin — Mariche ! Mariche, le vieux qui nous regarde ! Es-tu folle, Mariche ! le vieux !

Marichette — *(tout en essayant de l'embrasser)* Ah oui ! Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Et puis, il a pas déjà tant de distractions ! *(comme il ne cède pas, elle le repousse)* Va-t-en ! Tu m'agaces à la fin !

Séverin monte au grenier pour charger les sacs. Elle le suit peu après, sans bruit.

Marichette — *Es-tu par ici ? Es-tu là ?*

Elle le découvre occupé à remplir un sac de grain et s'approche de lui. Sortant le pied de son sabot, elle lui pousse l'épaule.

Séverin — Ça suffit, Mariche, tiens-moi le sac !

Elle le tient bien haut, il finit de le remplir, le lie, puis Mariche le porte jusqu'à l'échelle ; Séverin descend un peu l'échelle. Au moment où il veut empoigner le sac, elle lui marche sur les doigts. Il remonte, lui attrape la jambe, la fait tombe, se baisse. Elle l'attire à elle. Ils s'abandonnent, font tomber le sac mal lié.

Séverin — Bon Dié ! le sac ! *(il répare le dommage, prend le sac et se sauve).*

Marichette — À cause que tu t'en vas si vite ? Et-o que t'as peur de moi ? *(moqueuse)* Tu veux pas qu'on nous voie ensemble ? Pourtant y'a pas de mal ! Nous deux, on est de la même espèce : on a cherché notre pain tous les deux, on a grelotté aux mêmes portes ! Tu t'es mis des idées de fierté dans la tête à cause de Delphine, mais n'oublie pas que t'es qu'un miséreux ! La fille du meunier sera pas pour toi, Séverin Pâtureau !

MARICHETTE

Une fille chante (+ chœur ?).

R. Séverin, petit farinier
S'en va courir les chambrères
Non point les filles de meunier
Oh ! car pour lui ell' sont trop fières

I - Au bout de deux mois chez l' meunier
Le bon Séverin dut s'y gager
Chez les Lorient des Marandières
Il ira cultiver la terre.

II - De la Toussaint au Premier de l'an
Il faudra supporter l' va-devant
C'est le gars Fédéri Lorient
Qu'est tout grêlé comme un crapaud.

III - C'est la patronne le pir' de tout
L'est guèr' commode, sèche et gripp' sou
Dans la maison, elle a dressé
Le pèr' le fils et l'vieux pépé.

IV - C'est au village d'à côté
Qu'la Marichette vint s'y gager
Dans la paille au mitan des bœufs
Elle fit d'Séverin son amoureux

V - Les rendez-vous les beaux dimanches
Lèvres brûlées dessous les branches
Le vent parla de leurs amours
On en glosa par tout le bourg.

VI - Par un dimanch' de fin d'été
Mais hélas la pauvre Delphine
Lui montra sa plus triste mine

VII - Séverin se dit tout en colère
La Marichette a fait son temps
Il se gagea à Saint-Porchaire
Chez un copain de régiment.

RENCONTRE À BRESSUIRE

Séverin — Bonnin ! Oh ! La classe !

Bonnin — Pâtureau ! La classe ! On s'était pas revus depuis le service, pas vrai ?

Séverin — Alors qui que tu deviens ? Toujours à Saint-Porchaire ?

Bonnin — Oui, et l'ouvrage manque pas. Je cherche un valet pour mon père. Es-tu gagé Séverin ?

Séverin — Non, pas encore.

Bonnin — Et pourquoi que tu viendrais pas chez nous, mon vieux ?

Séverin — Pourquoi pas ? Y'a rien qui me retient à Coutigny !

Bonnin — Alors, t'as donc laissé les Bernou ?

Séverin — J'y suis resté que deux mois, le temps de faire l'ouvrage pressante. Mais ils ont pas pu me garder. Après je me suis gagé aux Marandières, chez les Lorient. Mais si vous vous voulez de moi à Saint-Porchaire, je suis prêt à partir... (*pour lui-même*) O me changera les idées !

Bonnin — Dis donc, Séverin, ét'o vrai ce qu'on dit des Bernou ? On parle de dettes d'argent...

Séverin — O cré pas ! Tout ça, ét dos mauvais bruits.

Bonnin — Pourtant, parétré que le moulin tourne plus...

Séverin — (*agacé*) Bah, bah, dos boniments qu'i te dis, dos boniments !

En partant, ils passent devant le chanteur de rue.

LE MALHEUR DES BERNOU (Le chanteur de rue) :

I - Qui veut savoir chanson nouvelle
C'est de la ruine du meunier
Et du malheur d'la toute belle
Qu'était la fille du meunier (bis)

II - Aux premiers temps du mariage
Force travail pour le père Bernou
Pendant que s 'montait le ménage

III - Mais hélas un jeune notaire
Lui assura son amitié
C'était le fils d'l'ami de son père
On lui confia l'argent gagné (bis)

IV - Six mois après, notre notaire
Abandonnant femme et enfants
Filait avec une drôlesse
Sans oublier bourses d'argent (bis)

V - Pour le meunier ce fut la ruine
Honte que l'on broie au moulin
Muette tristesse que l'on rumine
Le vieux en mourut de chagrin (bis)

VI - Le moulin ne tourn'ra plus guère
Pour les enfants du vieux meunier
L'chagrin suivit mère et grand-mère

VII - Le gars Auguste s'mit dans l'ménage
Et s'installa dans un' bord'rie
Belle Delphine trouva son gage
Chez les Pitaut des Grand' Pelleteries (bis)

*Atmosphère de petit matin, voix sortant de la nuit.
En fait, Delphine n'est pas bien réveillée, elle entend :*

Francille Pitaud — Delphine ! oh, Delphine ! Si c'est pas malheureux ! Les volailles seront égaillées dans l'aire avant que le feu soit allumé. En mon temps, quand je devais aller à la foire Saint-Jacques, ma marmite chantait un joli moment avant le jour. Mais les jeunesses d'aujourd'hui ne sont plus ce que nous étions !

Pitaud — Pour sûr, c'est mou, ça dort comme des rats-lérots. Elle avait pourtant l'air content d'aller à cette foire, celle d'ici ; et je ne dis pas que ça m'étonne : c'est sa première sortie depuis le malheur.

Francille Pitaud — Delphine ! Pitaud va s'en aller sans toi, si tu muses trop !

LA FOIRE SAINT-JACQUES

On retrouve Pitaud et Delphine à leur arrivée à la foire ; Delphine est encore à demi-endormie.

Pitaud — Delphine, secoue-toi maintenant que nous voilà rendus !

Vas vendre les oeufs, et rappelle-toi ce qu'a dit la patronne : ne les vend pas au dessous du prix. On se retrouvera ce soir à la charrette, comme on a dit. Et profite-en bien pour t'amuser, ça te changera les idées. C'est pas tous les jours la Foire Saint-Jacques !

Musique avec le chanteur de foire, bonimenteurs, foule, cabaret, groupes endimanchés, femmes avec paniers, enfants, acrobates, ... Par la suite le déroulement sera le suivant :

- des moments de mouvements avec musique, bonimenteurs
- des moments de mouvement avec peu de sons (chuchotement...) pendant les dialogues.
- des moments figés lorsque Delphine croit apercevoir Séverin. Seule elle et lui ont des mouvements lents irréels
- mouvements de foire (assez long).

Delphine rencontre Marie Guiret.

Marie — Tiens ! c'est toi, Delphine ? t'as vendu ?

Delphine — Oui, j'ai fini par vendre, mais i ai bé cru, un moment, qu'i serai forcée de rapporter mes œufs.

Marie — T'as pas mangé ? Fais vite, i t'attends.

Delphine tire du coffre un morceau de pain et une poire et mord à même.

Marie — Alors, t'as failli pas vendre tes œufs ? Ta patronne ne voulait pas les laisser partir à trop bas prix ! Mais ol n'a pas l'air de trop couler ?

Delphine — Ma foi, pas trop ! Té, i laisse le pain !

Marie — Et comme moi : ren n'a pu passer, ni pain, ni fricot ; i 'ai tout remis dans la voiture ; mes frères vont encore dire que l'amour me coupe l'appétit, mais tant pis ! Viens-tu ?

Mouvements de foire.

Marie — As-tu un galant, annét, Fine ? Oh ! t'es cachottière, i o sais ! Dis, i t'gène peut-être ! Mouè, i'en ai pas, mais y viens en trouver yin... ou deux ?

Mouvements de foire. Marie et Delphine rencontrent un groupe de filles.

Marie — Pas de galants ?

Une copine — Oh ! Si même que nous sommes allés boire avec eux tout à l'heure ; seulement i 'ai d'autres affaires et les gars nous embêtent !

Mouvements de foire. Tout à coup, Delphine croit reconnaître Séverin dans un couple qu'elle voit de dos. La foire se fige (masques neutres ?). Delphine s'approche du couple. Le gars tourne la tête, ça n'est pas Séverin. La foire reprend vie. Delphine rejoint Marie. Séverin est dans un autre groupe devant un bonimenteur.

Un copain — Séverin, avance ! Avance donc, Séverin !

Un autre — Vas-y Séverin !

La foire se fige (masques neutres). Delphine tente de s'approcher du groupe mais avant qu'elle ne l'ait rejoint, la foire s'anime de nouveau et des groupes les séparent. Marie l'appelle.

Marie — Hé ! Hé ! Fine ! Tu veux nous perdre ! Qui cherches-tu par ici ? Tu veux nous perdre ! Qui cherches-tu par ici ?

Marie (*aux autres*) — Trois heures et demie ! Décidément, mes petites, nous ne trouverons pas de galants ; quels imbéciles... et puis je meurs de soif !

Il y a déjà un peu moins de monde ; Delphine est lasse, découragée. Un groupe de 4 gars leur barrent la route pour les emmener boire ; elles ne résistent que faiblement. Delphine ne les suit pas.

Mouvements de foire moins bruyants.

Marie — Tu ne vas pas rester là, maintenant. Tu veux donc qu'on se moque de toi ? On n'y faillira guère, crois-moi ; et l'on dira que tu fais peur aux galants. Viens donc. Qu'est-ce que ça fait ? Viens donc ! Pour voir seulement !

Mais elle ne veut pas se laisser prendre la taille par un gars. Elles entrent dans une auberge bondée. Delphine a un mouvement de recul : Séverin est là, à côté d'une grande fille du Thouars.

Delphine — Il faut que je me sauve ! Je ne veux pas faire attendre le patron.

Un gars — Ah ! ah ! tu te moques de nous ?

Son cavalier — Elle ne partira pas ! Je la tiens !

Delphine — (*se dégage*) — Non, laisse-moi, Pierre ! Ol est tard ; si je manque l'heure, on partira sans moi ; au revoir !

Elle fond en larmes en partant dans l'escalier Elle marche, lasse, vers le lieu où Pataud doit l'attendre. Tout à coup, elle sent que quelqu'un vient vite et la dépasse.

Stupeur : Séverin est là, qui lui barre la route.

Séverin — On ne passe pas ! (*il rit*) M'est avis, Delphine, que t'es moins pressée que tout à l'heure. C'est joli de quitter tes amis comme s'ils avaient une mauvaise fièvre.

Delphine — (*blanche, s'efforce de rire*) Et vous, vous abandonnez bien vos camarades ; votre bonne amie Thouarsais doit s'ennuyer pendant que vous courez la foire !

Séverin — Ma bonne amie thouarsaise. Al est pas encore née, tièle-là ! (*gêné*) Alors, comme ça, on est toujours gagée chez les Pitaud ?

Delphine — Toujours !

Séverin — Est une bonne maison ! Seulement, o doit avoir de l'ouvrage pour la chambrère ?

Delphine — Dame oui ! Est pas l'ouvrage qui manque ! mais au moins, i vas pas aux champs avec les hommes ; i'aime me ça !

Séverin — Bé, sûr ! (*soudain*) Delphine, vas-tu à la messe à Clazay dimanche ?

Delphine — À Clazay ? Peut-être ? Pourquoi ?

Séverin — Parce que je veux te dire que si tu y vas, j'y vas moi aussi !

Elle ne répond pas, occupée à suivre le bout de son pied qui marquait les sauts d'une gavotte.

Séverin — (*vite et bas*) C'est entendu... à une heure et demie... au deuxième échelier, dans le chemin de la Croix-verte.

Delphine — (*rose, lève des yeux qui remercient et promettent*) — Il faut que je me sauve.

Séverin — Allons, au revoir ! Embrasse marraine pour moi, et salue tout le monde de ma part, là-bas.

Fin de la foire

Musique.

Le rendez-vous :

Delphine attend. Deux heures sonnent. Séverin arrive.

Scène :

Delphine — Je croyais que tu viendrais pas, que t'avais voulu te moquer de moi ; je commençais à avoir peur.

Séverin — Oh ! mets-toi pas ça dans l'idée ; si je suis en retard, c'est qu'les autres m'ont retenu au bourg ; i pouvais pas m'échapper !

Delphine — Pardon ! i veux rire ; je suis toujours méchante, tu sais ! Tu dois être fatigué : c'est loin, d'où tu viens !

Séverin — Oui, c'est une belle trotte ! (*Il la serre contre lui*) C'est une belle trotte, mais je la ferais 2 fois, 10 fois pour toi, ma Fine.

Ils passent dans un champ et s'assoient à l'ombre d'une touffe d'arbres;

Séverin — Vois-tu, c'est notre premier rendez-vous, mais nous sommes tout de même de vieux amoureux ?

(elle lève des yeux graves)

Delphine — C'est vrai pour moi ce que tu dis là mais pour toi, je ne sais trop !

Séverin — C'est vrai pour moi aussi, je te le jure ; seulement personne ne le savait...

Delphine — Pas même Séverin ! Parle-moi de la Marichette, et tâche de ne pas rougir !

Séverin — Oh ! tu sais, Delphine tu as grand tort de croire à ces contes ; je sais bien qu'on a mal parlé de moi dans le temps, mais il y avait beaucoup de menteries dans ce qu'on disait. Je ne pouvais pas empêcher cette fille d'être gagée à Jolimont et de se trouver sur ma route quand je revenais des champs de la Butte. Qu'est-elle donc devenue, cette grosse Mariche ?

Delphine — Ce qu'elle est devenue ? Rien de bon. Il lui est arrivé ce qu'elle cherchait, pardi !

Séverin — Elle a un drôle ?

Delphine — Non pas un, mais deux, deux bessons qui sont nés vers le mardi gras. Le plus beau, c'est qu'elle n'en connaît pas au juste le père. Elle s'en moque, du reste ; une vraie honte ! Oh ! Cela m'a beaucoup chagrinée, qu'elle a été ta bonne amie.

Séverin — Tais-toi, Delphine, ne parle plus de celle-là. La vraie vérité, c'est que je t'ai toujours eue dans l'idée depuis mon retour du service. J'avais été hardi le premier soir, t'en souviens-tu ?

Delphine — Oh ! oui ! (*en riant*) Mais après ?

Séverin — Après ? dame, je n'osais pas. J'ai cherché du pain, moi, ça ne s'oublie pas, ça, ton père n'aurait jamais voulu. Et puis, je te croyais riche et tu es si jolie ! Je me sentais honteux et je ne disais rien ; ça m'a travaillé, va ! Alors, je m'en suis allé au loin et ma peine m'a suivi. Quand j'ai appris ton malheur là-bas, quand j'ai su que tout avait été vendu chez toi et que tu étais servante, je me suis dit : Peut-être bien maintenant qu'elle voudra de moi tout de même ; et je suis allé à la foire dernière pour te parler !

Les mots deviennent peu à peu un fond. Sur ce fond, commence la musique de la chanson :

Chœur :

I - J'ai fais z 'une maîtresse
Trois jours y' a pas longtemps } bis
Trois jours y'a pas longtemps que je l'ai faite
Je voudrais la tenir dans ma chambrette
Dans ma chambrette

II - J'en ai fait la demande }
À ses proches parents } bis
À ses proches parents aussi sa mère
Sa mère le voudrait bien aussi son frère
Aussi son frère.

III - Quand le mai est en fleur }
Or voici le beau temps } bis
Or voici le beau temps du mariage
Où les jolis galants s'mettent en ménage
S'mettent en ménage.

Loriot — Alors Pâtureau, à la Toussaint, tu reviendras travailler aux Marandières. Tu connais la maison, pas vrai, tu sais comment est la patronne ! Tu connais aussi le prix : o sera 35 pistoles jusqu'à l'an prochain à la Toussaint. On sera quatre pour faire la terre : notre gars, Fédéri, est va-devant, tu iras en second, on a un p'tit gars de 17 ans pour effeuiller les choux et s'occuper du fourrage, et moi je donne un coup de main dans les champs et je me charge du pansage. O faudra trimer dur, mais je sais qu'o te fait pas peur, pas vrai ?

Séverin — Lorient, o me faudra trois sillons de pommes de terre.

Lorient — Tu veux donc te marier ? T'es fatigué d'être heureux, mon gars ?

Séverin — Trois sillons si c'est dans un champ à grande versaine, cinq si c'est dans un autre.

Lorient — Allez, marché fait !

LA NOCE :

Préparations de la noce : des filles finissent d'accrocher les fleurs, des gars apportent la barrique, Lorient et un autre vieux (Pitaut ?), sans attendre l'arrivée des mariés, se mettent à boire.

Cloches d'église.

Le cortège arrive. On chante un refrain de noce, puis Gustinet chante.

Scène

Cloches d'église.

Formation du défilé à la sortie de l'église. On chante un refrain de nocces.

"Allons belle à la noce".

Puis un gars chante :

R. T'as le fricot Jeannot }
T'as le fricot ho ho } bis

I - Jeannot et pis Jeanne se sont amourachés (bis)
Le s'en vont à la foire, tous deux de compagnie

II - Jeannot dit à Jeanne, que veux-tu acheter

III - In' bia quart'ron d'épingles ou bé in' épinglet

IV - Dans le rang daus mariés, Ile se sont écartés

V - Dans le rang daus mariés, Ile se sont rencontrés

VI - Jeannot penchit la tête, Ile velit la biser

VII - Retir'-te donc Jeannot, tu as la meule au nez

VIII - Jeannot prit sa peneuille, s'est essué le nez

IX - Ah ! dis-me donc Joanne, o t'as-t-o fait dau bè

X - Ah ! oui Ah ! oui Jeannot, tu n'as qu'à r'commencer.

Toute la noce adopte tout de suite le refrain.

Un bossu musicien (accordéon ou violon) joue une marche lente.

En arrivant, on danse (polka, avant-deux).

Des hommes jouent aux boules.

Séverin veille à ce que chacun boive.

Aux boules, Frédéric Lorient, qui perd toujours, doit boire. Parfois on entend sa voix colère :

Frédéric — Y'a pas de jeu ! Nom de d'là ! Y'a d'la triche ! I boirai pas !

Séverin *crie* — Qui perd boit ! Il doit boire ! Faites le boire ! Qui perd boit !

Il boit et un joueur de boules chante "T'as le fricot Jeannot".

Les enfants, émoustillés, crient et dansent comme des hommes.

À une table, le vieux Lorient et un autre vieux boivent et parlent.

Lorient, qui a bien bu, est gai, l'autre a le vin triste.

L'autre — Voyez-vous, Lorient, je suis vif, nais je suis de cœur : jamais de différends avec les voisins.

Lorient — Tout comme moué ! On a demeuré dans trois villages et on ne s'est jamais fâchés, qu'une fois : avec les Bariot, et à cause de celle de chez nous, qu'est duraude. Même quand on se trouve, le bonhomme et moi, sur un champ de foire, ça ne nous empêche pas de faire des ribotes ensemble, et des belles, je vous le garantis !

L'autre — Jamais de différends ! et de service, allez, vous pouvez demander. Et je n'en crains point encore pour l'ouvrage ; ce n'est pas le travail qui m'use, c'est le tracas ; me faut pas de trifouillements, pas seulement de jours comme aujourd'hui.

Loriot — Pas moué ! cré Gâté ! Je suis plus ardent, tout plein, un jour de noce qu'un jour de fauche ! et de boire, ça me renouvelle !

Séverin leur verse à boire en riant, et pendant que les gars chantent autour de la barrique, on prépare la table.

Puis "Trempez la soupe trempez".

On se met à table (les enfants au bout avec le musicien).

Refrains désordonnés pendant le repas (T'as le fricot)

Les filles veulent chanter la chanson à la mariée ; mais le tapage augmente et un invité lance le refrain "T'as le fricot". Elles ne peuvent continuer. Un chante une chanson gaillarde ; les filles font semblant de ne pas entendre puis soudain, elles gloussent et ont le fou rire.

Les gars boivent et chantent ; Frédéric dort.

On demande au musicien de chanter ; il ne veut pas.

Un gars — Te dépêch'ras-tu, failli gars ! Veux-tu en finir de nous faire ton prône !

Musicien — "T'as le fricot, Jeannot..." (*il veut relancer la chanson*).

Un gars — Ah ! j'ai le fricot ! Eh ben, toi 'vec, mon gars, tu l'as, bon dié, tu l'as !

Explosion de rires.

Le musicien bossu, vexé, veut s'en aller.

Mais Frédéric, réveillé, saoul, l'empêche de passer.

Frédéric — Arrête, je veux danser un avant-deux avec la mariée.

Musicien — Je n'ai pas fait marché pour le soir ; je m'en vais.

Frédéric — Je veux faire un avant-deux avec la mariée ! C'est tout ce que je sais, tu t'en iras après.

Musicien — Dis donc, c'est-i toi qui payes, c'est-i toi qui commandes à présent ? Te rangeras-tu, soulard, sauvage ?

Frédéric — Sacré tottillard de diable en feu ! M'échauffe pas la bile ! Je veux danser un avant-deux avec la mariée. C'est pas tout ça ! Tu vas me désenvelopper ton turlututu, et tout de suite ; après, tu t'en iras.

Le bossu cherche à passer ; l'autre est prêt à le taper. Les filles s'approchent en sautant et entourent Frédéric, le font tourner et le poussent ; il s'étale en jurant.

Le bossu crie en partant :

"Fédéri Loriot, chien comm' cent chenots, peau d'crapette !

Fédéri Loriot, plus bête que haut, peau de crapaud !"

On mène l'avant-deux "à la goule".

Soudain une fille — Le sont partis ; faut qu'on leur porte la soupe à l'oignon !

Pendant qu'on prépare la soupe, l'on mène une dernière danse ronde (sur "T'as l'fricot") puis les jeunes partent en chantant et les vieux rentrent se coucher.

Pendant que l'éclairage baisse sur la scène, apparaissent Séverin et Delphine.

Dans la nuit, ils se hâtent vers le bas-village, vers une pauvre maison.

Ils poussent la porte ; l'ombre y est épaisse et lourde. Delphine se serre contre Séverine.

Delphine — Crois-tu que je suis bête ? Je n'ai pas pris de lanterne et je parie qu'il n'y a pas de chandelle ici.

Séverin fait flamber une allumette ; il n'y a pas de chandelle, en effet.

Séverin — Nom de nom ! Comment faire ?

Delphine — Ah bah ! nous allons mettre nos hardes sur le buffet ; nous les retrouverons bien demain matin.

Elle parle bas, et se déshabille déjà.

Séverin, à la lueur d'une deuxième allumette, la voit décoiffée et en jupon ; il s'avance pour une caresse.

Delphine — Non ! laisse-moi ! les autres vont venir ; dépêchons-nous.

(comme Séverin insiste) Laisse, ils vont venir nous apporter la soupe. Ils sont tellement saouls !

Séverin — Tu sais, ils m'embêtent les autres ! qu'ils aillent se coucher ; je vais verrouiller la porte !

Delphine — Non, il ne faut pas ! Ils resteraient toute la nuit !

Ils se couchent. Arrivée lente du chœur en murmure.

Chœur :

R. Venez entendre c'est l'histoire de votre histoire
C'est la légende de Sév'rin le cherche-pain

II - Où est ce petit creux d'maison
Où se tassaient pèr' mèr' et leur misère
Était-ce maison ou prison
Quand ne rentrait que dur hiver

III - Où est cette mère si douce
Toussant, crachant, se penchant vers la terre
Où est cette mère si douce
Toussant la mort elle est en terre

Un rayon de lune éclaire le lit comme dans un rêve. Séverin revoit son creux de maison : il revoit sa mère au coin de la cheminée crachant dans le feu. Il songe à sa misère passée et ce creux de maison où il va vivre désormais.

Mais Delphine se tourne vers lui.

Delphine — Séverin, à quoi penses-tu ?

Séverin — À rien. *(il l'enlace)*

Noir sur eux. Le chant du chœur se fait plus présent.

Chœur :

R. Venez entendre c'est l'histoire de votre histoire
C'est la légende de Sév'rin le cherche-pain

I - Le jeun' ménage trouva logis
Au fond du village des basses-Pelleteries
Au plus profond d'un creux d'maison
Accrotillé au bord d'un ch'min.

II - Pauvres valets et crèv' la faim
Voilà leur compagnie leur voisinage
Drôles drôlesses chercheurs de pain
Grouill' la misère en ce village

III - Mais que voilà des rêves fous
D'argent gagné et puis d'économies
En trimant dur aux alentours
On gagnerait nouveau logis

IV - À la Toussaint faut déchanter
Bois, berceau, langes, il faut tant acheter
Et déjà s'annonce un enfant
Déjà s'annoncent de grands tourments

V - Mais la pauvre Delphine si fière
En grand' douleur ne put garder l'enfant
Maladie la tint tout l'hiver
Au bout du compte bien peu d'argent.

Scène :

Delphine — Tu sais pas, Séverin ?

(Il se retourne)

(moitié fâchée, moitié joyeuse) — Tu ne sais pas ? Je crois que je suis encore embarrassée.

Séverin — *(qui pose son rasoir)* Non ? T'en es pas sûre ?

Delphine — J'en suis pas sûre, mais je le crois beaucoup, mon pauvre homme.

Séverin — Eh, bien, quoi ! faut pas se faire de mauvais sang pour cela ; je descendrai le berceau, voilà tout ! C'est pas si difficile !

Il fait semblant d'aller le chercher au grenier elle rit, ils continuent à s'habiller en silence.

Delphine — Ce sera vers le mitan de carême ; tant mieux ! l'hiver sera passé ; il faudra moins de bois et je serais plus forte : nous l'appellerons François.

Séverin — Oh ! tu n'es pas aimable. Nous l'appellerons Delphine !

(Il s'approche de sa femme)

Séverin — Nous l'appellerons Fifine, si c'est une fille ; je le veux absolument !

Delphine — Oui, mais ce sera un garçon ; il faut que ce soit un garçon pour que tu aies de l'aide plus tard, quand nous prendrons une terre.

Séverin — ...Prendre une terre, ma pauvre petite ! et avec quoi ? avec ce qui nous restera à la Toussaint quand nous aurons tout payé ?

Delphine — Qui te dit que nous n'aurons pas de chance ? Ce serait bien notre tour tout de même, d'être heureux ! *(Séverin sourit avec un peu d'amertume)*

Séverin — De la chance ! de la chance ! ce n'est pas pour les pauvres gens, cette marchandise-là ! toute la chance qu'on peut avoir, c'est de ne pas être trop souvent malades, de n'avoir pas trop d'enfants, de gagner 400 francs par an et de n'avoir jamais à demander notre pain.

Delphine — Bah ! s'il nous manque de l'argent, Auguste nous en prêtera !

Séverin — Laisse-le d'abord élever sa famille ; s'il se tire d'affaire, lui aussi, ça doit être juste.

Delphine — On s'arrangera ! Je veux changer de maison, la ! et plus tard je veux être dans une terre, une terre aussi petite que tu voudras ; je le veux ! devrais-je m'en aller nourrice dans les villes, pour gagner de l'argent !

Séverin — Nourrice dans les villes, toi ? jamais je ne verrai ça ; j'aimerais mieux être mort !

Delphine *(elle rit)* — Te fâches pas, mon homme, je dis ça pour badiner. *(sérieuse)* M'en aller ? jamais, va ! quand même on m'offrirait gros d'or, comme l'église ! j'aimerais mieux manger mon pain sec ici, toute ma vie !

Seulement, pourquoi me décourages-tu ? Tu sais aussi bien que moi que pas mal de bordiers sortent de creux-de-maisons ; ne vois-tu pas les Caillard des Pernières, les Léchevin de Malitrou, les Sénot, les Duroc et d'autres que j'oublie ? Alors, pourquoi pas nous ? Cela ne te plairait pas de travailler pour ton compte ?

Séverin *(Il se rapproche)* — Oh ! si ! cela me plairait ! Si je semais pour toi, pour nos enfants, comme je serais heureux comme je faucherais de bon cœur si tu étais derrière à faner ! comme je tiendrais ferme la charrue. Si mon gars touchait les bêtes ! Comme je travaillerais, comme je travaillerais.

La musique commence, très légère d'abord, puis les paroles juste aussitôt les derniers mots de Séverin.

R. Oh ! parmi ces grandes landes

Fleurissent les ajoncs

Si ma mie le demande

Un champ d'amour ferons

I - Où sont donc les galants, toujours riant chantant (bis)
Ils sont dedans la plaine, creusant la terr' des champs

II - Ou la faucille en main, liant la gerbe aux champs

III - Tout en liant la gerbe, cueilli trois boutons blancs

IV - Rassemblé feuille à feuille, en fait bouquet des champs

V - Le donn'rai au nuage, au grand nuag'd'argent

VI - Qui l'port'ra à ma mie, que mon coeur aime tant.

Séverin et Delphine sortent de chez eux, plusieurs voisins sont déjà dehors, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Deux conversations ont lieu, à travailler simultanément en improvisation : celle des femmes sur les peines de la grossesse, celle des hommes, bruyante, sur la dureté des temps. Maufret, en sortant sa pipe de terre, dit :

Scène :

Maufret — Vois-tu, Séverin, autrefois, j'étais un grand fumeur. Aujourd'hui je ne fume plus que le soir, après la soupe et le dimanche. C'est pas que j'en ai perdu le goût, oh non ! mais j'ai jamais gagné 400 francs, avec onze drôles et bientôt douze. J'suis bien obligé de me priver !

Séverin — Pourtant vous êtes un bon ouvrier, Maufret. C'est ce qui vous empêche de prendre une petite borderie plutôt que de rester à trimer chez les autres ?

Maufret — Les valets qui se mettent en borderie sont fous, mon gars.

Séverin — Parce que ?

Maufret — Parce que, pour se mettre en borderie, il faut de l'argent, et les valets n'en ont jamais ; d'abord ils ont toujours trop de drôles pour avoir de l'argent.

Séverin (*riant*) — Trop de drôles : à qui la faute ? à qui la faute, Maufret, si vous êtes un bon travailleur ?

Maufret (*secouant les épaules*) — Nous te verrons venir, garçon ! Toi, aussi, tu en auras des drôles, sans compter que tu n'auras pas tort, ce n'est pas en t'échinant derrière Fédéri Lorient que tu ramasseras des rentes ; c'est en faisant des drôles ; faut t'y mettre, mon gars ! Un héritier, vois-tu, c'est bon pour les riches ; quand on n'a rien, on partage ; écoute : avec quatre cents francs, - tu ne gagnes pas 400 francs - avec 100 francs, peux-tu faire vivre ta femme et deux petits, par exemple ? Non, pas vrai ? Eh bien ! il faut en faire douze ; ça t'étonne ! Si tu n'en as que deux ou trois, tu n'oseras pas leur mettre le bissac sur le dos, tu n'oseras pas ; quand on en a douze ce n'est plus la même chose on n'a plus honte, et tout le monde donne ; il n'y a que les femmes, mais les femmes s'y font, elles savent bien que ce n'est pas notre faute. (*désaccord manifeste du côté des femmes*)

Quand tu seras usé, tes enfants t'empêcheront de mendier. Tiens, mon Eusèbe gagne déjà près de 15 pistoles ; dans 2 ou 3 ans, je pense que je pourrai fumer la semaine. Quand Eusèbe gagnera pour lui, ce sera le tour des autres.

Séverin — Oui ! et Eusèbe et les autres seront valets eux aussi, valets, comme vous, toujours !

Maufret — Valets ! bien sûr ! que veux-tu faire ? Je vois que l'idée de borderie te trotte dans la tête ; moi aussi, dans le temps, j'ai ruminé ça mais encore une fois, c'est fou : c'est bien fou ! Les sans-le-sou qui prennent des terres, sont plus malheureux que nous, car ils ne peuvent rien demander ; ils se tuent à l'ouvrage et ne mangent jamais à leur faim ; pour un qui réussit, dix qui crèvent. Tu devrais pourtant comprendre ça, mon pauvre gars, toi qui est sorti de petite souche !...

Séverin le regarde ; puis d'une voix découragée :

Séverin — Toujours la misère, donc !

Maufret — Oh ! la misère ! pour ça, bien sûr : on a toujours de la misère !

L'éclairage baisse. Une rainette lance sa note grêle, puis des centaines lui répondent.

LA FÂCHERIE DES MARANDIÈRES :

Auguste arrive chez sa mère la Bernoude.

Auguste — Séverin est passé me voir à matin. Delphine a accouché cette nuit.

Bernoude — Cette nuit ?

Guste — Oui, c'est une fille. Elle s'appelle Louise.

Bernoude — Et Delphine, comment ça s'est passé ?

Guste — Bien. La Maufrette était là ! elle a l'habitude, avec tous ses drôles ! Maintenant Delphine se remet, et elle pourra nourrir la petite.

Bernoude — Tant mieux ! Si c'était pas l'ouvrage d'ici, j'irais bien aux Pelleteries, ça ferait moins de travail pour Séverin en rentrant de sa journée.

Guste — C'est vrai que chez Lorient, il est pas à la noce. La vieille est avare, est grondeuse et sa soupe est souvent mal beurrée. Le père est feignant et il est plus maître sous son toit. Quant au gars, il tient de la mère en plus vif et plus surnois. Ah, tío Fédéri, plus chéti qu'un jeune coq !

Scène :

Dans les prés, on charge le foin.

Frédéric, fait la charretée ; Séverin et un petit valet chargent.

Frédéric — Allez ! plus vite ! Hardi ! Donc ! il en faudrait quatre comme vous pour m'apporter le foin ! Hardi ! Apportez !

Les autres apportent ; Frédéric est un peu débordé.

Bon diou ! Quand saurez-vous charger ? Hein ! Vous devriez faire de plus grosses fourchées !

Séverin continue à piquer dans une petite meule.

Entends-tu pas ? C'est pour toi que je parle, femme de ville !

Séverin — Fédéri Lorient, si t'es pas content de mon travail, faut le dire ! Je fais ce que je peux ; si t'es pas content, dis-le tout de suite !

Frédéric — Non je ne suis pas content, crève-de-faim ! Non, je ne suis pas content. Pâtira !

Séverin — Tout de même, prends garde à tes paroles, Fédéri !

Frédéric — Prends garde, toi aussi, lentous ! je vais te sortir du pré !

(Il vocifère en descendant) Race de pouilleux et de gens ruinés ! Cherche-pain ! Lentous !

Va-t-en ou je t'éreinte !

Séverin pique sa fourche en terre)

Séverin — Amène.

Ils se bousculent un moment sans taper ; la chemise du valet craque ; le valet se rapproche et cogne ; les autres accourent et veulent se jeter sur Séverin. Celui-ci empoigne l'aiguillon d'un bond.

Séverin — Feignants, venez-y donc au cherche-pain ! venez-y tous donc, feignants ! Je suis un crève-faim, moi ! mais je vau mieux que vous qu'êtes engendrés de chiens ! *(Il s'éloigne et crie)* Fédéri Lorient, prends garde au cherche-pain ! Venez-y tous, tas de feignants, feignants !

Chœur chante

R. C'est le Sév'rin qu'a-t-enragé
Le gars Lorient l'a bien cherché
De son valet l'a voulu s'foutre
L'aut' Il'a foutu dessus' la goule

I - Quand le Sév'rin est revenu
Les larm' aux yeux, la pauv' Delphine
Lui reprocha de s'êt' battu
D'avoir fait périr sa chemise

II - Mais répliqua Séverin colère
J'allais m'laisser traiter d'pouilleux
Par ces feignants des Marandières
Qu'ils se méfient des miséreux

III - Nous aut' valets nous nous tuons
Nous esquintons et trimons dur
Pour des chens gâtis de patrons
Qui nous crachent à la figure.

Scène Chez Lorient.

Delphine et Maufrette dans le fournil. La vieille Lorient, manches relevées, est penchée sur un seau d'eau grasse au fond duquel elle écrase des patates bouillies ; elle les regarde par en-dessous.

Maufrette — Lorient, si ça ne vous ennuie pas, i'ons affaire à vous.

Lorient (*sans se presser*) — À c't'heure, Maufrette, que v'lez-v ?

Maufrette — I v'nons pour l'argent ; dis-i ton compte, Delphine.

Delphine (*balbutie*) — Dame ! Séverin a enragé ça fait juste 22 pistoles.

Lorient (*ricanant*) — Vingt-deux pistoles ! Tu sais compter, jarni ! cela en vaudrait tout au plus dix-huit, puisque c'est le temps d'ouvrage qui reste à faire.

Mais c'est pas tout ça ! notre valet a enragé, il a battu ceux d'ici ; nous ne lui devons rien.

Maufrette — Par exemple ?

Lorient — Toi, Maufrette, ça ne te regarde pas ; tu aurais mieux de rester moucher tes drôles. Vingt-deux pistoles ! Vous pouvez tourner vos sabots, mes belles, vous n'aurez pas un denier !

Delphine — Nous tournerons nos sabots quand nous aurons l'argent ; Séverin a dit qui si vous ne le payiez pas tout de suite, il vous mènerait à l'audience.

Lorient — À l'audience ! Eh ben ! tu peux lui dire que j'en ai grand-peur ! oui j'en ai grand-peur, ma foi !

Maufrette — Vous n'en avez pas peur ; sûrement, vous y allez plus souvent que nous ; quand ce n'est pas avec les valets, c'est avec les voisins. Seulement, il y a des gens qui m'ont dit que le juge de paix commençait à être las de vous et que si vous retourniez encore lui donner de l'ouvrage, ça vous coûterait chaud !

Lorient (*criant du côté des écuries*) — Fédéri ! Ho ! Fédéri ! viens-donc !

Frédéric (*il arrive, œil enflé et bleu*) — Tenez mes belles, voilà comment Séverin a arrangé celui-ci ; il l'a quasiment estropié ; sans nous, il le tuait. Eh bien ! allons-y, à audience, si vous voulez ! Nous verrons s'il n'attrape point de la prison, ton homme, ma petite Delphine !

Maufrette (*à Frédéric*) — Ah ! t'es mouché, chenaille de malédiction : t'as trouvé ton maître ! Maintenant, il va te mener à l'audience et si la crapule te soutient, on verra au moins que tu as été corrigé !... Et les gens riront ; tout le monde sera content... et tu en recevras d'autres, c'est moi qui te le dis ; les drôles de 15 ans voudront t'empoigner pour essayer leur force. Ah ! ton valet t'a ménagé ; ce qu'il aurait dû faire, c'est te casser les reins ! Mais il a eu pitié de toi, méchant coq châtré !

Frédéric (*pâlit puis rit*) — As-tu fait ton compte, Pâturille ?

Delphine — Oui, ça fait 22 pistoles.

Frédéric — Non, ça ne fait pas 22 pistoles ; mon compte, à moi, est de 20 pistoles ; je m'en vas te les donner.

Lorient — Jamais de la vie, par exemple !

Elle se met devant l'armoire ; il l'écarte, ouvre le tiroir, prend un billet et des pièces. Il rit.

Frédéric — Tais-toi, m'man que je paye ces crève-de-faim. L'autre jour, j'ai payé le gars ; ça ne paraît pas sur lui, mais je l'ai bien touché quand même ; hé ! hé ! il a eu son compte. Aujourd'hui, je veux donner à sa femelle son compte de sous.

Il déplie le billet et aligne les pièces sur la table.

Lorient — T'es fou, Fédéri ! Serre ça !

Elle se précipite et agrippe une pièce. Maufrette ramasse vivement le reste et le met dans la poche de Delphine.

Maufrette — Ça ne fait pas le compte ! Tu vas lui donner ses 40 francs !

Frédéric — Vingt-francs ! C'est 20 francs que je lui donnais en plus, mais la mère ne veut pas ; tant pis ; ça ira comme ça. Maintenant, allez-vous en, les femmes !

Conteur :

- Séverin, la semaine qui suivit, resta chez lui. Il en profita pour s'occuper de son jardin et bâtir une petite cabane à lapins... Il fit des journées de-ci de-là. Changeant souvent de ferme, il ramassa tout le travail pénible.
- Heureusement, Séverin trouva à se louer pour toute la moisson chez les Chauvin du Pâtis, des gens qui faisaient valoir une grande terre appartenant à Magnon, le plus gros propriétaire de la région. Après les batteries, il remplaça au même endroit un valet qui était tombé malade. Enfin, il s'y gagea l'année suivante.
- Chauvin du Pâtis était un homme de 50 ans gros et fort. Il était le frère de Chauvin du Bourg, qu'on appelait Chauvin le Riche, parce qu'il avait épousé tout jeune une fille de 30 ans, méchante, laide, un peu bossue, mais connue sous le nom de Marie fesse-dorée. À vrai dire Chauvin du Bourg n'était plus bien riche, ayant perdu de l'argent dans un petit trafic de grains ; il avait pu cependant envoyer ses deux enfants à l'école : l'aîné était prêtre, et le cadet, Lucien, était commis quelque part dans les bureaux. On disait ce Lucien un peu républicain et même socialiste. Enfin, les Chauvin étaient des gens considérés dans la commune. Celui du Pâtis était un vrai brave homme ; ses anciens valets disaient :
- Chauvin, Chauvin, du Pâtis ? dur de peau, tendre de cœur ; chez lui, on se lève tôt, mais le bon ouvrier est bien vu. Bon gars et bonne maison !
- Séverin fut vite accoutumé à sa nouvelle condition, Il était va-devant ; après lui, venaient un second valet et les fils.
- Cependant, la première année que Séverin passa chez Chauvin fut l'année de la sécheresse ; année mauvaise pour tous, année fatale aux petits cultivateurs qui vivaient au jour le jour ; il y eut des ventes. Comme les fermages ne diminuaient point, les gages des valets eurent une tendance à baisser. Séverin, pour rester au Pâtis, dut se contenter de 325 francs. Delphine, qui se trouvait de nouveau enceinte, n'avait pas pu travailler hors de chez elle. Pour arranger les choses, elle accoucha vers la fin de décembre de deux bessons. Coïncidence étrange et qui fit beaucoup rire ceux des Pelleteries : une dizaine d'heures plus tard, la Maufrette accouchait de son treizième, un énorme garçon.
- Les trois enfants furent baptisés le lendemain jeudi. En sortant de l'église, Séverin et Maufret allèrent ensemble chez le greffier de la mairie, Monsieur Caillas.

Scène :

Monsieur Caillas, grand et gros, arrogant, se fait grand devant les petits.

Madame Caillas, ancienne paysanne ; haut chignon ; bête, hautaine.

M. Caillas est occupé à mettre le sceau de la mairie sur un éparpillement de feuilles. À chaque coup de tampon, il examine le papier avec le froncement d'un homme qui a conscience de ses responsabilités ; il se retourne enfin, les regarde sans les voir ; puis comme un homme qui se réveille :

Caillas — Ah c'est vous ? Vous venez encore pour un drôle, Maufret ?

Maufret — Tout juste, monsieur Caillas ; même que c'est la deuxième fois ; Madame Caillas...

Caillas — Eh bien ! quand ce serait la dixième ! Pensez-vous que je sois là pour vous attendre et pour vous servir ? Vous ne pouvez pas venir à l'heure convenable, pas vrai ?

Maufret — Faites excuse, monsieur Caillas, nous ne savions pas. À quelle heure faut-il venir ?

Caillas — Quand je suis à la maison, pardi ! Il est malin encore, ce vieux !

Madame Caillas éclate de rire ; les deux autres rient par contenance.

Caillas — Pourquoi venez-vous deux ? Vous devriez savoir qu'on se passe de témoins !

Maufret — Ce n'est pas un témoin, monsieur Caillas...

Séverin — Non ; ma femme vient d'accoucher aussi.

Caillas — Alors, ça va faire deux actes ! ça tombe bien, deux actes ce soir ! Que le diable vous emporte !

Séverin — Trois, monsieur Caillas !

Caillas — Trois ?

Séverin — Oui, trois ; parce que j'en ai deux à déclarer, deux bessons.

Caillas fait pivoter sa chaise et ses mains retombent sur ses cuisses.

Caillas — Deux ! Trois ! trois drôles le même jour, aux Pelleteries, porte à porte ! Vous allez bien, là-bas ! Si les lièvres peuplaient comme vous, c'est ça qui ferait de belles chasses au courant. Nom de Dieu ! Enfin...

Il prend une feuille blanche et tourne la plume dans sa main.

Caillas — Allons ! Eh bien ! les noms ! Qu'attendez-vous ?

Séverin — Constant-Auguste, Antonin-Maximin.

Caillas — À votre tour, Maufret, les noms ?

Maufret — Monsieur Caillas, mettez ce que vous voudrez ; vous savez mieux que moi ce qu'il faut.

Caillas — Tiens, c'est vrai ! Vous vous en foutez, vous ! Je me rappelle ça ! Alors, Louis toujours ? Maufret, Louis comment ? Louis VI ?

Maufret — À votre désir, monsieur Caillas ! Pourvu que le drôle soit bon travailleur.

Caillas — Eh bien ! Louis VI, alors ? Louis VI le Gros, hein ?

Maufret — Pour ça, monsieur Caillas, c'est bien vrai qu'il est gros...

Caillas — (*éclatant de rire*) Sacré bonhomme, va ! Allons, hop ! les signatures ! Savez-vous signer seulement ?

Séverin s'approche ; mais au même moment, un bruit à la porte. Mme Caillas ouvre.

Mme Caillas — Dites donc, Caillas, qu'est-ce que je donne aux chiens ?

Caillas — Ah ! les bonnes bêtes ! Savez-vous qu'ils m'ont ramassé trois lapins dans leur matinée ! Hein ! Que dites-vous de ça ? Ils sont plus fins, à eux deux, que tous les gars de Coutigny.

(à Mme Caillas) il y a le lièvre d'avant-hier, ils ont de quoi se régaler.

Madame Caillas leur donne la viande.

Maufret — Bigre ! madame Caillas ! une platée de lièvre ! voilà des chiens plus heureux que des chrétiens ! moi, dans ma vie, je n'en ai mangé que deux fois, du lièvre.

Mme Caillas — Que voulez-vous que nous fassions de tout le gibier. Nous ne pouvons pourtant pas le vendre !

Maufret — Monsieur Caillas, à c't'heure que vous avez les noms, est-ce que nous pouvons nous en aller ?

Caillas — Non, il faut les signatures.

Maufret — Moi, je ne sais pas écrire. Vas-y toi, Séverin, pour que nous nous en allions.

Caillas — (*en colère*) Vous ne pouvez pas attendre une minute ? Nom de nom ! Vous croyez que je suis à vos ordres ! Allons, signez donc, Pâtureau, nous aurons peut-être la paix, ensuite !

Maufret et Séverin sortent : Au revoir... au revoir !

Chanson :

I – À Coutigny, le petit bourg
Il y a des pauvres tout alentour
De pain sec ils doiv'nt se contenter
Quand les chiens ont tant à manger (bis)

II - Quand le valet travaille au champ
N'y prend pas toujours son agrément
Mais toujours bonn' table à sa raison
Il trouvera en bonn' maison (bis)

III - Laissa pauvr' femme à la maison
Souvent ne mang'ra que dur quignon
Et les enfants qui vont pleurant
Qui lui caus'nt de si grands tourments (bis)

La musique continue.

Scène :

Delphine et Séverin, assis sur de vieilles souches. La petite Louise est sur les genoux de Séverin.

Delphine (*lasse, croise les mains sur son ventre douloureux*) — Qu'allons-nous faire, mon Dieu !
Six à vivre sur ton pauvre gage ! Et je vais être encore malade ; je sens que je suis toute détraquée.
Six à manger... et les hardes.... et le bois...

Séverin (*grommelle*) — Que veux-tu ? Y'en a qui sont dix, douze et qui ont des anciens en plus.
Ceux-là sont encore plus malheureux.

Delphine — Depuis le mardi-gras, mes pauvres petits n'ont mangé ni lard, ni lait... quatre livres de
beurre en tout depuis quatre mois... quelle vie ! Vaudrait mieux être morts ou bêtes.
(*Sa voix tremble, elle pleure*) Que faire ? Où prendre l'argent à la Toussaint ? Vingt francs de
loyer en retard, une corde de bois brûlée et pas payée ; le boulanger qui ne veut plus faire crédit...
le bois... le pain... la sage-femme... quelle vie ! mon Dieu ! mon Dieu ! O faudra se passer de feu
ou bé ne plus manger ! (*Sa voix se fait plus basse*) Louise prendra le bissac ; puisqu'il faudra bien
en arriver là... un peu plus tôt ou un peu plus tard... mes enfants vont chercher du pain... chercher
du pain... chercher du pain...

Chanson :

IV - Au bout d' quatre ans, quatre enfants nés
Et la mère est encore embarrassée
Faudra fair'carême toute l'année
Et au fricot n'y plus penser (bis)

V - À Coutigny le petit bourg
Il y a des pauvres tout alentour
De pain sec ils doiv'nt se contenter
Quand les chiens ont tant à manger (bis).

LA CRÈVE :

Lucien Chauvin arrive au Pâtis.

Lucien — Bonjour mon oncle !

Chauvin — Lucien, mon neveu ! Lucien le commis !

Lucien — Bonjour Séverin ; Florentin, quel grand gars tu fais.

Florentin — Bonjour Lucien !

Lucien — Alors, les maîtres sont partis ?

Florentin — Ah oui ! c'est pas trop tôt ! Chaque fois qu'ils viennent chasser chez nous, c'est la même
chose. Il faut passer une demi-journée à réparer le dommage, et quelle récompense avons-nous ?
Trois cents francs d'augmentation à chaque bail. (*geste*)

Ce n'est pas la peine de nous tuer, puisque rien ne nous reste ; si l'on fait une bonne récolte, si en se
privant de sommeil, de nourriture et de tout, on arrive à mettre quelques sous de côté, crac ! ils
enchérissent les terres ; ça ne manque jamais. Quand l'année est mauvaise, il n'est pas question de
diminuer, par exemple, ni même d'attendre. Vous rappelez-vous comme ils ont fait vendre les
meubles de Morine du Moulin-Virette, une pauvre veuve qui leur devait bien peut-être 500 francs,
et qui était allée se jeter à genoux devant eux pour demander une autre année de crédit ?

On les connaît, les Magnon, les Duroc, tous ces gros riches, est-o pas vrai, Lucien ?

Lucien — Oui donc ! on les connaît, les Magnon et tous les autres fainéants ? de la vermine attachée à
la chair des pauvres gens.

Les valets rient, mais le vieux hoche la tête, à demi scandalisé.

Chauvin — Faut jamais trop parler, mon gars ; ça peut porter tort... Les choses ont été faites comme
elles sont, ce n'est pas nous qui les changerons.

Lucien — Peut-être ! Mais je dis que ces gens-là sont terribles, car chacun d'eux, au lieu de manger
comme un de ceux qui produisent, mange comme dix, comme cent, comme mille. Ce sont des
coucous qui, pour pondre un œuf clair saccagent tous les nids d'une futaie.

Séverin — C'est ça ! Tu as raison tout de même.

Chauvin — Bah ! Bah ! faut être juste ; si nous faisons venir le froment, eux nous donnent les terres. Que ferions-nous s'ils ne voulaient pas nous les affermer ? Elles sont à eux, pourtant ; ils sont bien libres s'ils voulaient, hein ?

Lucien — Voyons, vous n'y pensez pas, mon oncle ! Supposez que tous ces beaux messieurs qui grugent les paysans disent un jour : "Nous ne voulons plus affermer nos terres nous en cultiverons un petit carré pour nous ; le reste servira à élever des sauterelles et des lézards !" Supposez cela, vous ne voyez pas ce qui arriverait ? Après tout, cette chance serait merveilleuse ; quel rêve ! Ce serait le grand nettoyage ; le souffle immense, venu des champs balaierait les graines d'ivraie ! N'est-ce pas, les gars ? Nous verrions l'irrésistible levée des silencieux et des sacrifiés : ce serait le grand effort des bras durs tendus pour la révolte !

Les gars se sont arrêtés de manger et se taisent, étonnés.

Chauvin — Que veux-tu ! c'est peut-être vrai, ce que tu dis ; moi je ne lis point dans les livres où ces choses sont marquées ; je ne sais point ; c'est du cassement de tête pour rien, c'est tout ce que je peux dire.

Lucien — Pour rien ? Qui sait ?

Florentin — Oh ! oui, pour rien ! Il n'y a rien à faire, mon pauvre Lucien ; les petits sont les petits, et ça n'a pas l'air de changer. Si nous quitions le Pâtis, sais-tu combien il y aurait de fous pour courir chez les Magnon mettre des enchères ? Dix ou quinze ! Oui quinze, peut-être ! Comment veux-tu que les fermes diminuent ? Pour s'en tirer aujourd'hui, il faut s'en aller au diable, dans les Bas-Pays, dans les Charentes...

Chauvin — Arrive que pourra, je reste ici ; notre pays vaut les autres.

Lucien — Sans doute, mais vous avez tort de vous moquer de ceux qui sont partis ; ils vous ont sauvé la vie, car il y avait trop de bras par ici. J'y suis allé l'an dernier, dans les Charentes ; j'ai vu les gens de chez nous aux foires de Saint-Jean, d'Aulnay, de Matha ; eh bien ! il y en a qui ont réussi ; on raconte sans doute des fables là-dessus, mais il est tout de même sûr qu'ils n'ont rien perdu ; puisqu'ils sont partis presque tous sans le sou... et encore une fois on en voit de cossus qui marient leurs filles aux gars de là-bas. Et c'est vrai aussi que, dans ces pays, on travaille moins qu'ici et qu'on boit du vin dans les métairies.

Chauvin — Ta ta ta ! des menteries...

Lucien — Mais non ! comprenez bien ! Là-bas, ils n'ont pas de grandes familles, on dirait qu'ils ne savent plus faire d'enfants...

Carigaud — Va leur montrer le truc, Séverin !

Lucien — Pas d'enfants ; quand il y en a un, il est curé, gendarme, cantonnier, que sais-je ! Pas de bras pour la terre ; alors on en fait venir d'ailleurs ; c'est simple ! Dans cinquante ans, il n'y aura plus que des Vendéens en Charente, si toutefois les Vendéens, eux aussi, ne perdent pas le truc, comme tu dis, Fourchette.

(Rires. Lucien attend puis reprend, sérieux) Je vous disais que les Charentais travaillent moins que vous, cela se comprend : manquant de bras, ils ont acheté des machines ; personne ne fauche ; personne ne se sert d'une faucille ; la moisson est deux fois moins fatigante. Vous y viendrez aussi, d'ailleurs ; il y a déjà quelques faucheuses, par ici ; dans dix ans, tout le monde s'en servira.

Séverin — Peuh ! ça fera du travail propre ! Parlez-moi d'un bon ferrelent et d'une faucille bien emmanchée ! qu'elles restent où elles sont, leurs machines ! C'est bon pour les fainéants. Il ne manque vraiment que cela pour que les valets ne trouvent plus à gagner leur vie !

Lucien — Oui, c'est bien cela ! Vous aussi, humbles des champs, vous vous dressez devant les machines, cela s'est produit en plus grand dans les villes ; vous aussi vous avez peur de ces nouveautés qui vous soulageraient cependant, qui finiraient bien par vous soulager, malgré vous ! Et pourtant vous avez raison en apparence... Oui, c'est curieux... La sécheresse, la grêle, la guerre, la peste, toutes les calamités, tous les désastres retombent toujours sur les petits, et, d'autre part, chaque progrès, en enrichissant les gros, commencent aussi par affamer un peu plus les autres... Et vous venez dire tranquillement "Les choses sont ainsi, nous ne les changerons pas." Ah ! elles sont jolies les choses, vous ne trouvez pas, mon oncle ? Le fermier aplati devant le propriétaire, le fermier si bien rançonné par en haut qu'il est incapable de payer honnêtement ses domestiques...

Chauvin — Ça c'est vrai ; je ne trouve pas que les valets gagnent trop ; mais je ne peux pas donner davantage aux miens.

Lucien — Nous sommes d'accord ; vous ne pouvez pas. Eh bien ! c'est honteux ! J'ai honte, moi, quand on me dit qu'un homme en pleine force trime de quinze à dix-sept heures par jour pour gagner la soupe et vingt sous ! Vingt sous pour faire vivre cinq, six, dix enfants ! Nous parlions des Charentais, tout à l'heure, mais les plus pauvres d'entre eux ne sont jamais aussi malheureux que les cherche-pain d'ici ! On leur vient en aide, on ne voit point leurs enfants mendier. Chez nous, on ne peut pas soulager tout le monde, il y a trop de misère, trop d'enfants, trop de maisons creuses. Alors, le père qui a une demi-douzaine de petits affamés à nourrir, travaille plus fort ; il travaille comme quatre, et il gagne 20 sous par jour ! Jamais il ne gagnera davantage, car s'il gagnait plus de vingt sous, Monsieur Magnon et compagnie ne pourrait pas vivre... Vingt sous ! Quelle honte ! Et quelle misère pour quelques-uns !...

Tous, ayant fini de manger, semblent marqués par le discours, soudain, Séverin se redresse.

Séverin — La crève ! C'est la crève ! Nom de Dieu !

(Puis à nouveau en sortant) La crève ! nom de Dieu ! La crève, alors !

BAVEILLE

Scène :

Delphine dans son creux-de-maison. Elle vient de coucher la dernière née, l'autre enfant est sur ses bras, on entend un pas lourd derrière la porte.)

Delphine — Qu'est ça ?

Baveille — C'est Baveille, l'épicier Baveille (*gros homme à babine pendante*).

(Il entre) Hé ! Hé ! La belle ! on garde la maison pendant que le mari s'amuse comme un jeune gars à faire le clairon. J'ai vu les conscrits comme ils partaient ; ils ne se font pas de bile ; je t'en réponds ! Ça sera beau, ce soir.

Delphine — Si vous croyez que c'est pour son agrément que Séverin promène ces drôles, vous vous trompez, Baveille. Seulement, cela lui fait une bonne journée ; bien qu'il prenne moins cher que les autres clairons du pays.

Baveille — Entendu ! Moi aussi, je voudrais faire une bonne journée, Dis donc, cet héritage est-il venu ? Allons, paye-moi tout de suite, et je te laisserai d'autres marchandises. Dépêche-toi, je suis pressé, ce matin.

Il s'assoit.

Delphine — Vous savez bien que je ne peux pas, Baveille ; vous ne perdrez rien, soyez tranquille.

Tenez, la semaine prochaine, je vous donnerai ce que Séverin rapportera ce soir.

Il secoue la tête.

Mais si ! vous pouvez me croire ; vous ne perdrez rien, encore une fois... Vous devriez tout de même me laisser quelque chose en passant, ma petite Georgette est encore malade ; il lui faut de la bonne nourriture, et je ne peux pas lui en donner ; on est malheureux, allez !

Baveille — Ta ta ta ! Je suis habitué à ces histoires. Je serai payé à Noël si le coucou chante... À moins... à moins que je ne me contente d'une autre monnaie, d'une monnaie dont on n'est pas chiche quand on est belle et dégourdie...

Delphine — Taisez-vous, Baveille, vous avez bien de la chance, vous, d'avoir le cœur à rire !

Elle couche le bébé ; elle chantonne en la bordant ; l'homme s'approche doucement et regarde la petite malade.

Baveille — C'est vrai que ce n'est pas bien gros, ça pauvre ! petite mine, ma foi ! Il ne faudrait pas un grand coup !...

Delphine s'arrête de chanter ; Baveille murmure, sur son épaule :

Il y aurait un moyen si tu étais sage... hé ! hé ! dis donc... on pourrait s'arranger.

Elle s'esquive, point trop fâchée encore.

Delphine — Tachez de rester tranquille, vieux malhonnête !

Il tire de sous sa blouse une tablette de chocolat, un petit sac de café et du sucre et pose le tout sur la table.

Baveille — Tiens, la... belle ! quand on est jo... jolie, on s'arrange ; et il y en aura d'autres... Je ne suis pas méchant, moi, j'ai pitié d... des pauvres gens qui ont d...d... des drôles malades.

Rouge, il s'avance, les mains écartées, mais Delphine se dresse, frémissante.

Delphine — Ah ! c'est pour ça ! Parce qu'on est malheureux, vous croyez que ça peut réussir ! Eh bien, venez-y, sale vieux !

Une main l'agrippe à la taille, elle frappe, égratigne, vise les yeux ; Baveille recule, ricanant :

Baveille — Oh ! la m.. m...méchante !

Delphine — Allez-vous en, sale vieux ! sale vieux !

Baveille — (*montrant son chocolat et son café*) — Tu... tu... vois ce que t... tu perds. La petite en a besoin, pourtant !

Delphine — Je m'en moque ; allez-vous en, vieille saleté !

Baveille — C'est bon ; alors, d... d... de l'argent, tout de suite.

Tout bas, menaçant, la bouche baveuse :

Tu y p ...p ...passeras ou je fais t... tout vendre, ma petite ga... ga....

Il ne peut achever ; elle se précipite sur la table, rafle la marchandise et des deux mains, à toute volée, lui envoie le paquet à la figure, blanche, les yeux fous, elle pousse l'homme vers la porte ; puis se retournant brusquement, elle rassemble d'un coup de balai, sucre et chocolat et au seuil, fait tout sauter sur le chemin.

Delphine — Va-t-en, sale vieux, et remporte tes drogues !

Elle s'agenouille sur une chaise près du lit, saisit les mains de Georgette et se met à pleurer.

Chanson (choeur)

I - Dodo petite, dodo mignonne
Quand tu auras six ans passé
Ce sera temps d'aller à l'école
Et de m'y laisser reposer
Mais à l'école, qu'y mang'ras-tu ?
Pain bis, châtaigne et poume crue
Mais de quoi donc s'ras-tu vêtue ?
De vieill's guenell's j'irai pieds nus

II - Dodo petite, dodo mon ange
Quand tu auras sept ans passés
Ce sera temps d'y chercher pitance
Et de m'y laisser reposer
Mais que te donn'ront les voisins ?
Du bon fricot les jours d'cuisine
Mais qu'y trouver au temps d'automne ?
Bonnes châtaignes creus'ront les poches

III - Dodo petite, dodo poulette
Quand tu auras huit ans passés
Ce sera temps d'y garder chevrette
Et de m'y laisser reposer
Mais que lui donner à manger ?
De l'herbe des haies et fossés
Mais que diront donc les voisins ?
Je la gard'rai au long des ch'mins

IV - Dodo petite, dodo caline
Quand tu auras neuf ans passés
Chevrette aura une vraie bonne mine
Et nous donnera du bon lait
Mais de ce lait que ferons-nous ?
Nous en ferons bon fromag' mou
Mais dis-donc quel grand régal
Pour des croquants, des misérables !

Scène :

Reprise musicale.

Séverin arrive dans son logis. Il vient de dénouer le coin de son mouchoir ; il vide l'argent de son gage sur la table : 35 pistoles.

Séverin — Ma fine, voilà 35 pistoles ; o manque rien tiète année.

Delphine manie les pièces rêveusement.

Séverin — À quoi penses-tu, Fine ?

Delphine — Je pense à ceux de là-bas.

Elle ramasse l'argent, prend une lettre sur la cheminée et la tend à Louise.

Lis, Louise ; lis encore.

LA LETTRE *Sont présents : Séverin, Delphine, Louise, les 2 bessons, Marthe, un bébé.*

Louise lit :

"La Jaria d'Aulnay (Charente-Inférieure)

Chers voisins,

C'est pour vous dire que nous avons fait un bon voyage et que nous sommes contents d'être ici. Maman disait qu'elle ne s'accoutumerait jamais; maintenant elle ne voudrait pas retourner aux Pelleries où nous étions si malheureux.

Notre endroit s'appelle La Jaria ; il n'y a qu'une métairie ; les voisins ne nous achalent pas. Ça n'empêche point la maison d'être accoutumante : elle est bâtie en pierres blanches sur une butte d'où l'on voit le bourg.

Les gens d'ici sont aimables ; ils sont plus polis que les gens de chez nous ; Papa dit qu'ils font des embarras. Je trouve tout de même qu'ils nous saluent honnêtement et pourtant ils savent bien que nous n'avons rien.

Par exemple, ils n'ont guère de religion, comme vous l'avez peut-être entendu dire. Papa trouve qu'ils n'ont pas de sang ; c'est mou, ça dort sur la charrue, ça ne fait pas de choux, crainte d'avoir froid en les effeuillant...

La terre est moins lourde que chez nous et moins épaisse. Les cailloux non plus ne sont pas pareils. Le pays est grenant, paraît-il, mais la paille vient courte. La prairie est bonne ; le maître nous a dit que nous ferions de la mulasserie ; nous ne nous y connaissons pas, mais nous ferons tout comme le maître voudra, parce que nous sommes de moitié et qu'il n'a pas l'air mauvais. C'était lui qui faisait valoir avant nous, maintenant il s'est retiré dans le bourg ; il nous a laissé l'endroit en assez bon état et monté de presque tout. Ce n'est pas avec l'argent que nous avons que nous aurions pu prendre une métairie de 30 hectares chez nous. Ce qui nous manque le plus, ce sont des bêtes. Il faut vous dire qu'ici on les garde tout le temps avec des chiens ; c'est l'occupation des femmes et des drôles.

C'est pour vous dire que nous ne nous plaignons pas pour le moment. Il faut travailler bien sûr, mais on est chez soi. Au pays, nous aurions bien gagné notre vie maintenant que nous voilà à peu près tous en force, mais nous n'aurions pas pu prendre de terre. Ici, c'est commode ; on ne demande que des bras. Vous pensez si papa se trouve heureux, lui qui a été toute sa vie chez les autres.

Il m'a dit de vous dire, Séverin, que si, dans quatre ou cinq ans, quand vos enfants commenceront à être grands, vous vouliez venir en Charente, il se chargerait de vous trouver une petite terre.

Chers voisins, c'est pour vous que nous voudrions bien aller vous voir, mais c'est le voyage qui coûte trop cher. Nous vous regrettons beaucoup, moi, maman, papa et tous les autres.

Avit Maufret.

Séverin *(répète en écho)* — Dans 4 ou 5 ans, quand vos enfants commenceront à être grands...

Delphine — Oui, dans 4 ou 5 ans, nous nous en irons, Séverin. Ils font de la mulasserie, cela te conviendrait, tu t'y connais un peu, non ?

Séverin — Oh, pas trop ! Je m'en suis occupé chez ton défunt père ; je passais pour un bon panseur ; cela ne fait pas tout...

Delphine — Bien sûr ! mais cela ne t'empêche pas d'être bon ouvrier autrement. Et puis je t'aiderai quand tu seras là-bas ; tu verras comme je suis encore forte ! Sans compter que nous aurons au moins 6 enfants...

Séverin — Six enfants ! Six ? alors, tu es sûre ?

Delphine — Oh ! Parfaitement sûre ! tu penses que je commence à m'y connaître, moi aussi, à ces choses-là ! (*Riant avec bravoure*) Mais qu'as-tu ? On dirait que t'as fait un mauvais coup ? Ne te chagrine pas, va, tu ne seras pas le plus à plaindre.

Séverin — Aux autres fois, toi-même, il me semble que tu ne prenais pas les choses aussi bien.

Joyeuse, elle l'attire par les épaules.

Delphine — Autrefois, j'étais folle ; je n'aurais pas voulu d'enfants ; oh oui ! toute folle que je te dis ! nos enfants nous sauveront ; ils nous arracheront de ce creux-de-maison que je hais tant. Pense donc ! Six ! Toi, tu n'auras qu'à commander, on en remuera de la terre, avec tout ce monde !

Séverin — En attendant, c'est de la misère pour toi, toujours plus de misère.

Delphine — Qu'est-ce que ça fait, puisque nous en sortirons un jour ? Et n'y suis-je pas habituée à la misère ? Je tiendrai bien encore cinq ans !

Séverin — Cinq ans, c'est long, qui sait ? Nous avons le temps de voir bien des choses.

Delphine — Encore tes idées de malheur ! C'est pas le jour. Fais ta barbe que je t'embrasse. Nous irons en Charente et nous aurons une terre, une grande terre !

Chanson (choeur)

I - À la saison du joli mai
L'herbe est coupée, faut la faner (bis)
Delphine toute embarrassée
De bon matin s'y est levée

R. Drelin drelin drelin dondaine
Drelon drelin drelin dondé,

II - A voulu suivre son valet
Dedans les prés pour y râ't'ler

III - Mais hélas le soleil d'été
La rendit toute chavirée

IV - Dedans son lit on l'a couchée
Et le méd'cin y fut appelé

V - Il y vint un beau nouveau-né
Mais la Delphin' fut tout' secouée

VI - Quand fut venue la nuit tombée
Il a fallu désespérer.

Scène :

Séverin, les drôles, une voisine.

Delphine, sur son lit, délire :

Delphine — Oh ! la belle maison ! En pierres blanches ! Au soleil !...
(*revenant à elle*) Séverin, où sont les drôles ?

Elle les nomme et les embrasse. Puis en caressant Georgette :

Oh ! la petite ! les beaux yeux d'eau ! Vois donc, Charles, les beaux yeux clairs... les ablettes...
apportez les ablettes... j'ai mangé toute la crème...

Les enfants se serrent, effrayés.

Séverin ! Oh ! la bête ! le creux-de-maison ! comme c'est noir ! comme c'est froid ! la bête elle me mange ! oh !

Elle reste tremblante puis chante :

Quand Mathurin va t-o au moulin
Drelin drelin drelin dondaine
C'est point pour y fair' moud' son grain
Drelin drelin drelin dondin.

Louise (*qui pleure, se redresse*) — Je veux m'en aller ! J'ai peur ! J'ai peur !

Delphine — Emmenez-moi ! Défendez-moi, oh ! la bête ! le creux-de-maison ! Je veux m'en aller !

Elle ne bouge plus.

Sur une image figée, commence la musique lente de la chanson qui suit.

Chanson :

R. Venez entendre, c'est l'histoire de votre histoire
C'est la légende de Sév'rin, le cherche-pain

I - D'un vaillant gars, d'un fier valet
Qui vient de perdre sa mie bien-aimée
Sa douce amie, sa tendre Fine
Qui n'a connu que dur' famine

II - La mèr' Bernou vient remplacer
La pauvre fille qui repose en terre
Mais la vieill' femme bien fatiguée
Tant de ménag' n'support'ra guère

III - Séverin devenu indigent
À son patron demande plus d'argent
Il y gagnera 420 francs
Pour effeuiller les choux aux champs.

LES CHOUX :

Montage diapos

Sur les dernières images du montage, s'éclairent peu à peu les images de la scène suivante.

Fourchette et Séverin arrivent dans le champ de choux (décor ?).

Séverin — Hé ! hé ! mon vieux, y'a des chiens blancs, gare aux doigts !

Ils commencent à effeuiller les choux.

De temps en temps, Fourchette se redresse et saute en l'air en agitant les bras.

Fourchette — Eh, Pâtureau ! J'en crève ! J'suis plus où sont mes doigts !

Séverin — Eh bien quoi ! En voilà des manières ! Es-tu un homme, nom d'la ? Tape plus fort, tu te réchaufferas ! Voilà le soleil qui monte, ça nous fera du bien... hardi mon pauvre Fourchette, encore un coup de collier !

Ils continuent à travailler.

Séverin — Bon sang ! Ça ne dégèlera pas ! pourvu qu'il revienne pas de neige ! Aujourd'hui, il me faut deux charretées !

Fourchette — J'en crève ! Pâtureau ! J'en crève, moi !

Séverin — Dépêche-toi ! Ne t'arrête pas ! tu vas geler !

Ils continuent.

Fourchette — Oh, j'en crève !

Séverin — Dis-donc, feignant, t'as pas fini ! Tu peux pas travailler sans te plaindre ? Qui m'a fichu une demoiselle pareille ?

Ils continuent.

Fourchette — Je veux plus... C'est mes fentes... je me suis fait mal tout à l'heure, et à présent, plus moyen de fermer la main !

Séverin — Diable, tu saignes, mon pauvre Fourchette. Sauve-toi, va changer tes hardes. Tu demanderas à Florentin de m'amener la charrette sur les 4 heures.

Fourchette s'en va.

Séverin — Est-ce que je vais me laisser geler ici ? Jamais de la vie, allez ! je continue. Jusqu'à midi, et après, à la soupe !

Scène :

Trois petits mendiants sur le chemin : Louise, "Bas-Bleu" (mal vêtue, sarrau mouillé, nu-pieds dans de grands sabots, bissac) et deux autres petits.

Ils s'arrêtent à une porte, tapant du coude et chantonnet d'une voix trainante :

Bas-Bleu — Charité, s'il vous plaît ! Charité, Charité, s'il vous plaît !

Une fille — Qu'est ça ?

Bas-Bleu — Les cherche-pain ! Charité ! s'il vous plaît !

La fille — Qui ça ?

Bas-Bleu — Bas-bleu des Pelleteries, Armand et Eusèbe, ses voisins !

La fille — Patronne, Bas-Bleu des Pelleteries est à la porte. Faut-il qu'on donne ?

Ils attendant et grelottent. Ils refrappent.

Une ferme répond : — On ne donne plus.

Ils insistent.

La patronne — On ne donne plus ! vous êtes soutenus par la commune. Aujourd'hui les plus malheureux ne sont pas malheureux ! Allez-vous en !

Ils se sauvent et se dispersent.

Louise aperçoit son père qui sort d'un pré.

Louise — Papa ! Bonsoir !

Séverin regarde si personne ne le voit, il soupèse le bissac ; il la regarde et gronde :

Séverin — Que fais-tu là ? T'es pas encore rentrée ?

Louise — Non, j'ai fait un tour ; j'ai attendu plus de deux heures chez les métayers de Malitrou ; la femme n'y était pas. Ils m'ont fait rentrer pour me réchauffer. Et puis, aux Marandières, les chiens m'ont galopée, j'ai couru jusqu'aux Arrolettes. Je suis revenue en faisant le tour par le chemin de la queue de serpe à cause des galopins. Eusèbe m'a dit qu'il en avait vu trois ou quatre dans les bas.

Séverin — T'as mangé ?

Louise — Oui, j'ai mangé une patache chaude chez les Pitaud et un grignon de miche que j'ai eu dans le bourg.

Elle s'arrête pour tousser d'une toux sèche qui la secoue toute.

Il se penche, tâte le fichu mouillé, les menottes froides, prend la petite par la main, le bissac sur l'épaule et s'éloigne.

Musique.

Scène :

Chez Magnon. Chauvin s'apprête à sortir.

Magnon — Chauvin ! Chauvin ! J'ai encore quelque chose à vous dire.

Le fermier revient dans sa cuisine.

Chauvin — Quoi donc, not' maître ?

Magnon (*grave comme un juge*) — Dites donc, Chauvin, y a-t-il des perdrix cette année au Pâtis ?

Chauvin — Dame ! Je vous dirais que je n'y prête point attention. Je crois tout de même qu'il n'y en a pas plus qu'à l'habitude. Seulement je n'en suis ne sais pas trop, voyez-vous.

Magnon — Je sais, moi.

Chauvin — Ah !

Magnon — Et je sais aussi pourquoi il y en a moins qu'à l'habitude.

Chauvin — Peut-être bien.

Magnon — Oui, le pourquoi... ce sont les braconniers. On les connaît, il y en a chez vous, Chauvin !

Chauvin — Ça, not' maître, ceux qui vous l'ont dit sont des menteurs. Il n'y a jamais eu de fusil chez nous et ni moi ni mes gars n'avons jamais chassé.

Magnon — Je ne parle pas de vous ni de vos gars, mais votre valet braconne, entendez-vous bien ? Et faites attention à ce que je vais vous dire maintenant : je ne veux pas de braconnier sur mes terres ; à la Toussaint, vous vous débarrasserez de ce gaillard-là.

Chauvin — Je ne pourrai pas, not' maître c'est trop tard à présent ; nous avons fait marché pour l'année prochaine.

Magnon — Oh ! Ça m'est égal ! arrangez-vous comme vous voudrez ; il s'en ira. D'ailleurs, le malheur ne sera pas grand : un homme qui n'a que la rapine en tête ne doit pas être un bon valet.

Séverin et Florentin arrachent des pommes de terre.

Ils entendent des coups de fusil. Ils entendent un bruit dans la haie. Séverin fait signe à Florentin de faire silence. Il s'approche de la haie et frappe un coup... avec son pic. Il attrape la bête.

Séverin — Florentin, regarde !

Florentin, — Un lièvre ! Est un jeune ! Il pèse au moins dans les 7 livres !

Séverin — Ça ce trouve bien ! Mes drôles sont pas rudes en ce moment, ça leur fera du fricot !

Florentin — Oh ! regarde Séverin ! Il a la patte cassée. Il a reçu un coup de fusil ! Cache-le donc et vite !

Séverin cache le lièvre. Arrive M. Magnon.

Magnon — As-tu vu la bête ?

Florentin — Quelle bête ?

Magnon — Le lièvre.

Florentin — Un lièvre ?

Magnon — Oui, un lièvre que j'ai tiré tout à l'heure !

Florentin — Non, je n'ai rien vu, il a pu passer sans que j' m'en aperçoive d'ailleurs...

Arrive Magnon fils et un autre chasseur.

Magnon — C'est trop fort ! Je perds la trace ici, pourtant je sûr de l'avoir touché ! Il ne doit pas être loin !

Ils cherchent.

Chauvin — Pour ça, not' maître, vous faites erreur ; je ne sais pas si Pâtureau braconne, mais ce que je peux vous dire, c'est que les travailleurs comme lui, on ne les ramasse pas à la pelle. Ce sont des contes, allez ! qu'on vous a faits... Non, je ne crois pas qu'il braconne.

Magnon — (*agacé*) Quand je vous le dis, moi ! Il est de race, l'animal. Souvenez-vous du père... Le fils est tout pareil. Ça crève de faim, mais ça veut faire comme les riches. La maraude, la chasse, la pêche, tout est bon ; ça vous a des pattes crochues ; ça tire tout à soi... Pas plus tard que dimanche dernier, vous voyez que je suis bien renseigné, il a vendu, votre Pâtureau, il a vendu un lièvre quatre francs à une personne du bourg ; oui, Chauvin, un lièvre de 7 livres, une femelle et pleine encore ! Et voilà comment moi qui ai du bien, moi qui nourris des chiens, moi qui paye un permis, je ne ramasse rien au temps de la chasse !

Chauvin (*pensant tout haut*) — Quatre francs ! voilà 4 francs bien tombés !

Magnon — Ah ! vous êtes dans ces goûts ?

Chauvin — Non pas, not' maître ! vous savez que je n'ai jamais été pour la braconne. Je dis seulement qu'il y a de la misère chez mon valet. Il y a deux ans, la mère est morte pour avoir travaillé au-delà de ses forces ; et maintenant il n'y a que le gage du père pour faire vivre toute la nichée, six enfants et une ancienne. Ça ne fait pas une grosse chique pour chacun, allez !

Magnon — Et oui, Chauvin ! La misère, la malchance, les drôles, les vieux et patati et patata... Voilà des gens qui reçoivent du pain de leurs voisins, des gens à qui l'on paye le médecin, des gens à qui l'on vient en aide de tous les côtés. Eh bien ! ça se plaint tout de même et au besoin ça vole !

Chauvin — Oh ! le valet de chez nous n'est point voleur.

Magnon — Ne vous y fiez pas ! En tous les cas, s'il ne vous vole pas, il vole les chasseurs honnêtes, il me vole, moi !... Je ne le souffrirai pas ! (*comme s'il parlait à lui-même*)
Oui, ça vient se plaindre par-dessus le marché ! Le monde change, Il y a seulement 30 ans, on voyait bien plus de misère qu'on n'en voit aujourd'hui ; mais les malheureux de l'ancien temps mangeaient des pommes de terre avec leur pain noir et même quand ils n'avaient pas de pommes de terre, ils mangeaient leur pain tout sec. Cela ne les empêchait pas de vivre, ils ne se plaignaient pas...
À présent, personne ne veut plus se tenir à sa place ; les riches ne se distinguent plus des travailleurs. Pour vivre, les propriétaires seront obligés de travailler comme les autres, nom d'un chien !

Chauvin — Allons, not' maître, ne vous tracassez pas, il y en aura qui fléchiront avant vous ; m'est avis qu'il y en aura beaucoup.

Magnon (*flatté*) — Eh bien ! pour en revenir à ce que nous disions, c'est donc une affaire entendue : vous prendrez un autre valet.

Chauvin — Je ne peux pas. Je vous ai dit que nous avions fait marché la semaine dernière ; un marché ne se défait pas... Voilà ce qu'il en est, not' maître ; à présent, il arrivera ce que vous voudrez.

Magnon (*se levant, menaçant*) — C'est comme ça ! Eh bien, fichez-moi le camp ! nous nous retrouverons, mon vieux ; vous me paierez ça plus cher qu'au marché. Et quant à votre valet, nous allons nous en occuper ; vous pouvez l'avertir si vous voulez ; le diable m'emporte s'il n'est pas pincé !

Magnon fils — C'est tout de même raide ! Il s'est envolé, sans doute !

Magnon — (*soupçonneux*) Il n'y a pas à dire, le lièvre est ici ! Ce n'est pas d'hier que je chasse... je me méfie... il faudra que tout cela se tire au clair !

L'autre chasseur — Venez donc voir ! il y a du sang par ici !

Magnon — Je m'en doutais bien ! Ah la crapule ! où l'a-t-il fourré ?

Il trouve le lièvre.

Les deux Magnon — Qu'est-ce que tu dis ?

Séverin — Je dis que vous êtes des mouchards ! vous, le vieux, vous en êtes un et vous, le gars, aussi ! Vous êtes connus pour ça !

Séverin — Je dis que vous êtes des mouchards ! vous, le vieux, vous en êtes un et vous, le gars, aussi ! vous êtes connus pour ça !

Florentin, s'étant approché, essaie d'apaiser Séverin.

Séverin — Laisse-moi, Florentin ! Je veux leur dire ce que j'ai sur le cœur.

(*tendant le poing*) Sales mouchards ! vous m'avez vendu ! vous êtes tous pareils, tous les porteurs de permis, tous les riches ! avec toutes vos rentes, vous êtes jaloux des crève-de-faim. Quand on vous dit qu'un valet a tué un lapin et qu'il l'a vendu pour payer le boulanger, vous courez chez les gardes et chez les gendarmes. Je le sais bien, allez ! que vous m'avez vendu ! sales mouchards que vous êtes ! Vous allez me faire avoir un procès. Eh bien ! je m'en fiche de votre procès, de vos gardes et de vos gendarmes, et je me fiche de vous ; à vous trois qui êtes là, vous ne valez pas une gifle !

Magnon (*rouge, presque étranglé*) — Voleur ! Canaille ! tu me le paieras ! tu iras en prison, il y a des témoins... tu iras en prison, fripouille !

Le 3^e chasseur — Le vol est manifeste ; ce sera en effet de la prison. Quant à l'autre, il est évidemment complice.

Magnon — Oui, toi aussi, Florentin, nous te retrouverons ! d'abord je vais passer chez ton père ! Ah, je vais vous les faire fourrer en prison, les canailles !

Il ramasse le lièvre et, suivi des deux autres, s'en va en gesticulant, devant l'échalier, il se retourne.

Voleur ! tu iras en prison ! Ah ! que je suis content !

Séverin (*qui s'était remis au travail*) — Hé ! dis donc ! si je vais en prison, j'en sortirai un jour, et quand j'en serai sorti, je te retrouverai. Oui, je saurai bien te dénicher, toi, et aussi tes gars, alors, bon Dieu ! nous réglerons ça ! Je me charge de te faire sonner la peau du ventre, vieux crapaud ferré !

Une scène irréaliste :

Séverin entend les voix des êtres aimés morts ou vivants qui lui font des reproches.

Eclairage irréal. Apparition furtive des personnages. Séverin paraît abattu.

Après il trouve le lièvre.

Magnon — Je le savais ! je le savais ! Voleur ! tu es pris ! cette fois, ça va te coûter cher !

Les 3 chasseurs s'approchent de Séverin.

Séverin (*le pic à la main*) — C'est à moi que vous parlez, monsieur Magnon ?

Magnon — Mais non, c'est au pape ! Ce n'est pas toi qui m'as volé ce lièvre ? Ose donc le dire !

Séverin — Je ne vous ai rien volé ; je trouve que vous lancez vos paroles... Ce lièvre est passé à ma portée, je l'ai tué d'un coup de bâton ; il est à moi, je pense.

Magnon — Il est à toi ! Tu vas le voir, canaille, comme il est à toi ! Ah ! tu ramasses le gibier devant ma chasse ! Qu'est-ce que tu dis ? C'est peut-être toi qui as cassé les pattes à ce lièvre d'un coup de fusil !

Séverin — Je ne savais pas que vous l'aviez tiré, moi ! Croyez-vous que j'ai le temps d'écouter s'il y a des gens qui chassent ici ou là ?

Magnon — Oui, je te connais ! Enfin ! tu es pris ; j'ai des témoins. Et ce n'est pas trop tôt ; il y a assez longtemps que les gendarmes et les gardes te surveillent.

Séverin (*méprisant*) — Je sais, je sais... Vous n'avez pas besoin de m'apprendre que vous êtes un mouchard.

Les 2 Magnon — Qu'est-ce que tu dis ?

Delphine — Qu'as-tu dit là, mon pauvre Séverin ?

Bas-Bleu — Et tes enfants, as-tu pensé à tes enfants ?

Delphine — Avais-tu besoin d'un procès sur le dos ?

Bernoude — Et de la vengeance du maître ? Sais-tu qu'il pourrait s'en prendre à ta belle-mère, la pauvre Bernoude, qui ne peut même plus marcher.

Bernou — Crois-tu qu'elle va pouvoir toucher sa rente de vieillesse ? M. Magnon est un gros bonnet ; il connaît l'évêque.

Bernoude — Il mène ceux du bureau de bienfaisance.

Delphine — L'argent ira à d'autres, encore une fois.

Tous — L'argent ira à d'autres.

Scène : (enchaînée)

Chauvin rentre chez lui. Florentin et Séverin l'attendent.

Florentin — Alors ? Que t'a dit le maître ? C'est arrangé ?

Chauvin — Comme ci, comme ça....

Florentin — Y aura-t-il procès ?

Chauvin — Ça dépend... je vais vous dire... Ça n'a pas trop mal marché ; il a même été coulant. Il m'a dit : "Je ne tiens pas à un procès à cause de Florentin ; j'ai peur aussi que cela aille trop haut. Je veux seulement que Pâtureau sorte de chez vous tout de suite !"

Séverin — S'il n'y a que cela, ce n'était pas la peine de faire tant de bruit. Je m'en irai. La Toussaint est dans 5 semaines, cela ne vous gênera pas trop ; moi de même.

Séverin — Mais comment se fait-il donc que sa colère soit si vite tombée ?

Florentin (*riant silencieusement*) — À la fin, t'as parlé sur la grosse dent : il a eu la frousse.

Séverin — Bah ! tu crois ça !

Florentin — Bien sûr ! Si tu te figures que t'avais l'air commode !

Chanson (choeur)

R. Venez entendre c'est l'histoire de votre histoire
C'est la légende de Sév'rin le cherche-pain.

I - Qui a trouvé nouveau domaine
À la Toussaint, au bout de 5 semaines
Un fort beau gage, il doit gagner
Bien tombé pour si pauv' valet.

II - C'est Bas-Bleu, sa grand' fille aînée
Qui entretient tout son petit ménage
Grand-mal lui donn' la maisonnée
Si bien qu'elle y tomba malade.

On voit Louise sur son lit demander quelque chose à son père. Puis Séverin s'éloigne.

III - Pauvre Bas-Bleu à 14 ans
Passa l'hiver à tousser et cracher
Elle ne crache plus que du sang
Quand elle eut ses quinze passés.

IV - Grande tristesse chez le valet
Sa grande fille se meurt, y va mourir
De la poule ell' voudrait manger
De la bonn' poul' pour sa grande fille.

V - Séverin s'en fut par ces Bocages
Mais point de poule dans tous ces villages
C'est près d'une riche maison
Qu'il a tué joli chapon.

Scène :

Enfants couchés. Petit feu. Au coin de la cheminée, la grand-mère Bernou frotte entre ses doigts des guenilles crottées.

Séverin s'approche doucement du lit de la malade.

Séverin — Bonsoir, tu ne dors pas encore ?

Louise — Non, je ne peux pas ; bonsoir papa ! approche, que je t'embrasse. (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises*)

Séverin — As-tu été plus forte aujourd'hui ? T'as mangé ? Vois donc ce que je t'apporte (*Il sort la poule de sous sa veste*).

Louise — Ah ! c'est ma poule ! tu as pensé à moi, papa. Comme elle est lourde ! je ne peux la soulever ! Quelles belles plumes ! grand-mère, viens voir !

La Bernoude se lève et s'approche.

Bernoude — Où l'as-tu prise, mon gars ? Chez Guste ?

Séverin — Non, pas chez Guste.

Bernoude — Tu ne l'as pas prise aux Arrolettes ?

Séverin — Si, je l'ai prise aux Arrolettes.

La vieille soupèse la bête.

Bernoude — Eh bé ! je pense qu'elle est lourde !

Elle tâte et s'approche de la lumière.

Mais ce n'est pas une poule ! cela m'étonnait bien ! c'est un coq... ou plutôt... c'est un chapon.

Séverin — Un chapon !

Bernoude — Oui, un chapon ! regarde la crête coupée. Où as-tu pris ça ? Dans le pays, il n'y a que la métayère de Malitrou qui chaponne, et encore elle porte ses chapons au maître, à Magnon... Où as-tu pris ça, mon bon gars ?

Séverin — Où j'ai pris ça ? (*Il se met à rire d'un drôle d'air*).

Bernoude — Oui, d'où ça vient-il ? pas des Arrolettes, bien sûr. Es-tu donc allé jusqu'à Malitrou ?

Séverin — Peut-être bien... (*La Bernoude examine la tête et le cou blessé*) Cette bête, voyez-vous, c'est le Magnon qui me l'a donnée.

Bernoude — Allons ! Qu'est-ce que tu racontes ?

Séverin — Oui... voilà... c'est-à-dire...

Il balbutie, puis vite : C'est-à-dire que j'ai trouvé cette bête devant le logis, elle est venue se fourrer sous mes sabots ; je l'ai tuée sans le faire exprès ; alors quoi ! je ne pouvais pas la laisser sur la route ; je l'ai emportée.

La grand-mère recule et ouvre de grands yeux ; puis elle se dresse contre lui :

Bernoude — Alors, c'est vrai ; tu as volé, malheureux.

Séverin recule il se laisse tomber sur une chaise, dans l'ombre, près du lit de Bas-Bleu, il reste effaré ; puis :

Séverin — Voyons, en voilà des histoires ! Justement il n'y avait pas de poule aux Arrolettes, et Louise qui en voulait... alors je trouve ce chapon sur la route ; il était égaré, perdu ; les chiens l'auraient mangé... je l'ai ramassé, pardi ! le mal n'est pas grand...

Bernoude — Tais-toi !

Séverin — Peut-être bien qu'il était aux Magnon ; si c'est vrai, tant mieux ! des gens si riches et si mauvais ! des gens qui m'ont empêché jusqu'à cette année d'avoir votre rente de la commune...

Bernoude — Tais-toi !

Séverin — Et puis, on est si malheureux.

Bernoude — Tais-toi ! Tais-toi !

Séverin — Ces derniers temps ont été si durs... Oh mère ! si vous saviez ! Quand on a des enfants qui meurent de faim, on a bien le droit de prendre ce que les autres ont de trop.

Bernoude — (*indignée, levant sa canne*) Tais-toi, Pâtureau, tu parles mal ! Quand on est dans la misère, on demande, il y a pas de honte à cela ! Ah ! Tu n'avais pas trouvé de poule aux Arrolettes ? Eh bien ! fallait aller ailleurs. Demain matin, au petit jour, j'irai en chercher une, moi, et je la trouverai puisqu'il le faut, devrais-je faire de mon pied tout le tour de la paroisse et me jeter à genoux dans toutes les maisons. Et l'idée ne me viendra point de voler, non ! Quant à ce chapon, personne ici n'y touchera, ou bien je m'en irai... Le voilà ton chapon, mon gars !

Elle lance la bête qui retombe aux pieds de Séverin ; l'indignation la redresse ; elle va de long en large, s'arrêtant chaque fois qu'elle passe devant Séverin pour le honnir.

Bernoude — Malheureux ! voilà où tu en es ! Cela te regarde, tu es bien en âge ; mais tu as des enfants qui sont un peu miens aussi ; je ne veux pas que tu leur fasses de pareilles leçons. Jamais personne n'a failli dans ma famille ni dans celle de mon pauvre homme. Ah ! n'agis pas de cette façon, ou je ne te reconnais plus pour mon gendre....

Elle finit par se rasseoir.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! si la défunte voyait ça ! ma pauvre Fine ! ma pauvre Fine !

Elle gémit et pleure ; Louise pleure aussi.

Séverin se baisse vivement, ramasse le chapon et s'en va.

Chanson :

R. Venez entendre c'est l'histoire de votre histoire
C'est la légende de Séverin le cherche-pain
Où est-elle donc ma pauvre Fine
Morte aussi morte cell' qui va mourir
Morte aussi donc ma grand' fierté
Ma pauvre vie s'est effondrée
La scène reste à demi éclairée.

Séverin revient furtivement ; la grand-mère est toujours à la même place. Il referme la porte et laisse ses sabots pour monter au grenier.

Louise — Papa ! papa ! viens ici !

Elle se redresse et l'attire contre elle.

D'où tu viens ? tu viens sans doute de retourner le chapon ?

Séverin — Oui.

Louise — Papa, si j'avais su, je n'aurais pas demandé de soupe à la poule, maintenant je n'en veux plus. Écoute, il ne faut pas se faire de chagrin, les drôles n'ont rien entendu, Et moi je te remercie, oh ! je te remercie beaucoup ! tu m'aimes bien, toi, père !...

Séverin l'embrasse, puis se laisse choir sur la chaise à côté.

Glas vocal par le chœur.

Séverin — Bas-Bleu, ma petite Bas-Bleu, tu n'iras plus aux portes ; tu n'auras plus jamais froid...

Tu seras heureuse... Bas-Bleu, je voudrais te rejoindre ; je voudrais être à côté de ta mère et à côté de ma mère que tu n'as pas connue et qui te ressemblait. Bas-Bleu, ma petite Bas-Bleu.

Les cloches du glas se transforment en variation vocale.

Un acteur — Beaucoup de valets quittèrent le Bocage. Et ceux qui partaient ainsi pour le pays de Charente ou pour la ville, n'étaient pas tous des paresseux comme le disaient les riches qui ne travaillent jamais et, après eux, les gens qui n'entendent rien aux choses de la campagne. Il y avait parmi ces migrants des jeunes hommes courageux qui partaient à regret ; et ce qui les effrayait et ce qui les faisait fuir, ce n'était pas l'existence trop calme, les journées trop remplies de labeur obstinée, c'était bien plutôt la certitude de ne jamais profiter de leur peine, c'était la dureté inconsciente des gens qui possédaient la terre.

NOIR.

FIN